John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
165.2
v.1

ŒUVRES

DE M. DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

TOME PREMIER,

Contenant

ŒDIPE, MARIAMNE, BRUTUS, LA MORT DE CÉSAR.

A NEUFCHATEL.

M. DCC LXXIII.

ADAMS 165.2
v.1

AVERTISSEMENT
DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

Nous donnons ici toutes les Pièces de théâtre de M. de Voltaire, *avec les variantes que nous avons pu recueillir. Ce sera sans contredit l'édition la plus complette & la plus correcte. Elle est faite sur celle* in-4°. *Deux hommes de Lettres, connus par leur savoir & par leur exactitude, ont présidé à l'exécution, & toutes les fois qu'ils ont vu dans l'*in-4°. *des omissions de vers, ou autres fautes, qui pouvaient rendre le sens louche ou inintelligible, ils en ont fait part à l'Auteur, qui, pour répondre à leurs soins, s'est fait un plaisir de leur envoyer les corrections nécessaires.*

La Tragédie des Loix de Minos *nous étant venue trop tard, elle n'a pu être placée où elle devait l'être ; elle se trouve dans le Tome VIII.*

Nous avons orné chaque Pièce d'une Estampe qui représente l'action principale du sujet.

Quant à la collection des Ouvrages de M. de Voltaire, *l'ordre des matières est si négligé dans les éditions précédentes, que le Public, avide de tout ce qui sort de la plume de ce célèbre Écrivain, s'est trouvé dans la nécessité d'acheter plusieurs fois les mêmes Ouvrages. Les personnes qui se*

procureront notre édition, ne seront pas dans le même cas : l'ordre qu'on y a suivi, détaillé ci-après, offre l'agrément de n'acquérir que ce que l'on voudra : toutes les Œuvres se vendront ensemble ou séparément ; & si M. de Voltaire *vient à mettre au jour quelque Ouvrage nouveau, on le donnera par forme de Supplément, & toujours par ordre de matières, autant que cela sera possible.*

DISTRIBUTION des Ouvrages de M. de Voltaire, *édition de Neufchatel.*

Essais sur l'Histoire universelle, ou Essais sur les mœurs & l'esprit des Nations, 8 *Vol.*
Le Siècle de Louis XIV. *suivi d'un* Précis du Siècle de Louis XV. 4
Histoire de Charles XII. 1
Histoire de Russie sous Pierre le Grand, 1
La Henriade, 1
Le Théâtre, 8
La Philosophie de Newton, 1
Recueil de Romans philosophiques, &c. 2
Mélanges de Littérature, d'Histoire, de Philosophie, &c. 6
Mélanges de Poësie, 2
&c. &c. &c.

ŒDIPE,

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC DES CHŒURS;

Précédée d'une Lettre au P. Porée, & d'une Préface dans laquelle on combat les ſentimens de M. de la Motte ſur la poéſie :

Repréſentée, pour la premiere fois, le 18 *Novembre* 1718.

AVERTISSEMENT

SUR L'ŒDIPE.

L'AUTEUR composa cette pièce à l'âge de dix-huit ans. Elle fut jouée en 1718 *quarante-cinq fois de suite. Ce fut le* Sieur Du Frêne, *célèbre Acteur, de l'âge de l'Auteur, qui joua le rôle d'*ŒDIPE. Mademoiselle des Mares, *très-grande Actrice, joua le rôle de* JOCASTE, *& quitta le Théâtre quelque tems après. On a rétabli, dans cette nouvelle édition, le rôle de* PHILOCTÈTE, *tel qu'il fut joué à la première représentation.*

LETTRE

De M. de Voltaire, au Père Porée, Jésuite.

Je vous envoie, mon cher Père[1], la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées, malgré moi, aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que, tout jeune que j'étais quand je fis l'*Œdipe*, je le composai à-peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des

[1] Cette Lettre a été trouvée dans les papiers du P. *Porée* après sa mort.

anciens & de vos leçons, & je connaiſſais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à-peu-près comme ſi j'avais été à Athènes. Je conſultai Monſieur *Dacier*, qui était du pays. Il me conſeilla de mettre un chœur dans toutes les ſcènes, à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les comédiens de Paris voulûſſent exécuter les chœurs qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie preſque ſans amour. Les comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaſte*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait inſipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce tems-là petits-maîtres & grands ſei-

gneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* & *Œdipe*; on se moqua de *Sophocle* & de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis : enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*. Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut que, pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oser traiter un sujet où *Pierre Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de *Corneille* excellent; je le trou-

vais un fort mauvais ouvrage, & je n'osais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis. Il faut souvent bien du tems pour que justice soit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de Monsieur *de la Motte*. Le révérend père de *Tourneminе* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. Monsieur *de la Motte* a bien de l'esprit ; il est un peu comme cet athlète Grec, qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête-homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne ; & il a lui-même approuvé ma petite dissertation polé-

mique. Voilà comme les gens de lettres devraient ſe combattre; voilà comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des Avocats, & plus emportés que des Janſéniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant qu'il ſoit permis de dire aux gens, par écrit, ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les Muſes filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie;
Elles vivent d'ambroiſie,
Et non d'abſinthe & de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend Père; je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours.

A Paris, ce 7 Janvier 1729.

PRÉFACE.

L'ŒDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaiſir, malgré ſes défauts; ce que j'attribue, en partie, à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, &, en partie, à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard* Jéſuite, & M. *de la Motte*, de l'Académie Françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes [1].

[1] Monſieur *de la Motte* donna deux *Œdipes* en 1726, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'*Œdipe* en rimes fut joué quatre fois; l'autre n'a jamais été joué.

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occaſion de cette tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'abbé *d'Aubignac*. *Sévère* & *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs, n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public

par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais, puisque M. *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes & nécessaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite un adversaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. *de la Motte* veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français sont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces sages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-tems sans vouloir recevoir un joug qui paraissait si sévère; mais comme ce joug était juste, & que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le tems. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces, que la durée de l'action est égale à

celle de la repréſentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vèga* & *Shakeſpear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à M. *de la Motte*, ſinon que Meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congreve*, *Maffeï*, ont tous obſervé les loix du Théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer. Mais M. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une pièce de théâtre ? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ; c'eſt que l'intérêt qui ſe partage, s'anéantit bientôt ; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un ta-

bleau, deux évènemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? » Je ne ſerais pas étonné, dit » adroitement M. *de la Motte*, qu'une nation » ſenſée, mais moins amie des règles, s'ac- » commodât de voir *Coriolan* condamné à » Rome au premier acte, reçu chez les » *Volſques* au troiſième, & aſſiégeant Rome » au quatrième, &c ». Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puiſées dans le bon-ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'évènemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros; mais pour voir un ſeul évènement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois

heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Œdipe*, soit celui du grand *Corneille*, soit celui de M. *de la Motte*, soit même le mien, si j'ose en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de tems, c'est une licence qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence est grande, plus elle est faute.

Nous étendons souvent l'unité de tems jusqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de sévérité rendrait quelquefois d'assez beaux sujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût se passer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux semaines, & un autre deux années; & si l'on ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité, nous verrions en peu de tems des pièces telles que l'ancien *Jules César* des Anglais, où *Cassius* & *Brutus* sont à Rome au premier acte, & en Thessalie dans le cinquième.

Ces loix obſervées, non ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture exactement ſuivies compoſent néceſſairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une pièce ne ſoit pas ſimple. Auſſi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. M. *de la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des évènemens ; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'eſtime où eſt encore le *Cid*. Il eſt vrai que le *Cid* eſt plus touchant que *Bérénice* ; mais *Bérénice* n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple ; & le *Cid*, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des évènemens ; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'Infante.

M. *de la Motte* croit qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant

à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs personnages*, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même évènement, & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.*

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. *de la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le Lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre M. *de la Motte* & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies Françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, & alors

il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au théatre, l'est aussi. Tenons-nous en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire, les autres beautés, se trouvent renfermées.

M. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPÉRA.

L'Opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la destruction d'une ville, & danser autour d'un tombeau ; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des

démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant, quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées: on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légèreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. *de la Motte*: J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opéra; parce qu'à une tragédie mon attention n'eſt

point partagée ; que ce n'eſt ni d'une ſarabande, ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir ; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſu amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul évènement que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par dégrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme ; &, ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de M. *Deſpréaux*, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille ;* j'ai plus encore, j'ai ſon exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

M. *de la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encore lui ôter la poéſie, & nous donner des tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni M. *Deſpréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni M. *de Lully* contre la muſique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous : mais on n'en avait point encore vu qui voulûſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poéſie, faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon-ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poéſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-

ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des foux, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de ſa gloire chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. *de la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les ſauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes Américaines traduite en Français; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addiſſon* une traduction d'une ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur lon-

gueur ou leur brièveté, exprimer les sentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes & d'intonations, résultait dans leurs vers, & même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Mais, soit rime, soit syllabes cadencées, la poésie, contre laquelle M. *de la Motte* se révolte, a été & sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'Histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Égyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé, & le plus savant. Cette coutume était très-raisonnable : car le but de l'histoire était de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient servir d'exemple. On ne s'était point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en plusieurs volumes *in-folio*. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire.

C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des Religions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poéſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais, depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſaient ſi incompatibles, depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que, ſi l'auteur de l'*Enéïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers Latins. Quand donc M. *de la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont

aſſervis

asservis à un travail aussi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de spondées & de dactyles était bien aussi pénible que nos rimes & nos hémistiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puisque l'*Enéïde*, après onze années, n'était pas encore dans sa perfection.

M. *de la Motte* prétend, qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grace ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de *Mithridate*, & personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi naturels, aussi corrects que la prose. C'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs. Réduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans leurs tragédies. Cela est vrai; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que, si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce

ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rimes, parce que leur langue a des inverſions, & leur poéſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance ; nous ne permettons nulle licence à notre poéſie, qui doit marcher comme notre proſe dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poéſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connait ces vers :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne funeſte :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains* Minos *aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace ſur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait ſentir des ſyllabes longues & brèves, qui ſoutiennent encore l'harmonie ſans beſoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe ?

M. *de la Motte* compare nos poëtes, c'eſt-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Deſpréaux*, à des faiſeurs d'acroſtiches, & à un charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; & ajoûte, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue que les mauvais vers ſont à-peu-près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaiſe proſe que par la rime, & la rime ſeule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaiſir du lecteur. Ce ne

ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans *Virgile* & dans *Homère;* ce qui enchante toute la terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers. Auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. *de la Motte* ſur quelques autres points; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répandues dans ſon livre, que de m'engager à en réfuter quelques-

unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, (ſi M. *de la Faye* veut bien me le permettre) à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. *de la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut dégré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine, ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. Or *où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe cette première hauteur des penſées ? &c.*

Je crois que M. *de la Motte* ſe trompe comme phyſicien, puiſqu'il eſt certain que, ſans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât; mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme poëte ? Comment n'a-t-il pas ſenti que, comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plaît à la vue ? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante ? M. *de la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui, pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. *de la Motte* nie

l'harmonie des vers; M. *de la Faye* lui envoie des vers harmonieux: cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

ACTEURS.

ŒDIPE, Roi de Thèbes.

JOCASTE, Reine de Thèbes.

PHILOCTÈTE, Prince d'Eubée.

LE GRAND PRÊTRE.

ARASPE, confident d'Œdipe.

ÉGINE, confidente de Jocaſte.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

Chœur de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÈTE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTÈTE, eſt-ce vous? Quel coup affreux du ſort
Dans des lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pié téméraire:
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.

Thèbes, depuis long-tems aux horreurs consacrée,
Du reste des vivans semble être séparée :
Retournez . . .

PHILOCTÈTE.

Ce séjour convient aux malheureux.
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
Et dis-moi si des Dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la Reine ?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit ; mais la contagion
Jusqu'au pié de son trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un serviteur fidelle,
Et la mort par dégrés semble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous.
Tant de sang, tant de morts ont dû le satisfaire.

PHILOCTÈTE.

Eh ! quel crime a produit un courroux si sévère ?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi...

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je ? quoi ! Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE.

Il ne vit plus ! Quel mot a frappé mon oreille !
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille !

Quoi, Jocaſte! les Dieux me ſeraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!.. quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois, le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce Prince infortuné.

PHILOCTÈTE.

Quoi! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine.
Ce crime a de l'État entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés:
Quand du courroux des Dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre, (loin de nous que faiſiez-vous alors?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le Ciel, induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers, au pié du Cithéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,

Le monstre chaque jour dans Thèbe épouvantée,
Proposait une énigme avec art concertée;
Et, si quelque mortel voulait nous secourir,
Il devait voir le monstre, & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut souscrire;
D'une commune voix Thèbe offrit son Empire
A l'heureux interprète inspiré par les Dieux,
Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
Nos Sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
Osèrent sur la foi d'une vaine science,
Du monstre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Œdipe, héritier du sceptre de Corinthe,
Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit & fut Roi.
Il vit, il règne encor; mais sa triste puissance
Ne voit que des mourans sous son obéissance.
Hélas! nous nous flattions que ses heureuses mains
Pour jamais à son trône enchaînaient les destins.
Déjà même les Dieux nous semblaient plus faciles;
Le monstre en expirant laissait ces murs tranquiles;
Mais la stérilité, sur ce funeste bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les Dieux nous ont conduits de supplice en supplice;
La famine a cessé, mais non leur injustice;
Et la contagion, dépeuplant nos États,
Poursuit un faible reste échappé du trépas.
Tel est l'état horrible où les Dieux nous réduisent;
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux favorisent,

Qui du sein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce séjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTÈTE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde.
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd son Dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule est mort?

PHILOCTÈTE.

Ami, ces malheureuses mains
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces flèches invincibles,
Du fils de Jupiter présens chers & terribles.
Je rapporte sa cendre, & viens, à ce héros
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, si d'un présent si rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaste achevé mon destin;
Et, dût ma passion renaître dans mon sein,
Tu ne me verrais point, suivant l'amour pour guide,
Pour servir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-tems ce feu si puissant & si doux;
Il naquit dans l'enfance, il croissait avec vous.
Jocaste, par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.

Hélas ! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône, & vainqueur de ſoi-même !
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez domté.

PHILOCTÊTE.

Il fallut fuir pour vaincre ; oui, je te le confeſſe ;
Je luttai quelque tems, je ſentis ma faibleſſe :
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide :
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchai près de lui, ceint du même laurier.
C'eſt alors en effet que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand-homme eſt un bienfait des Dieux ;
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſé-je été ſans lui ? rien que le fils d'un Roi,
Rien qu'un Prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte, & ſon nouvel époux.

PHILOCTÊTE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

DIMAS.

Œdipe à cette Reine a joint sa destinée.

PHILOCTÊTE.

Œdipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris ;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix.
Le ciel est juste.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître ;
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTÊTE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille sur ta patrie ;
Exauce en sa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, sois le Dieu de tes concitoyens ;
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens.

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

(La porte du temple s'ouvre, & le Grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.)

PREMIER PERSONNAGE.

Esprits contagieux, tyrans de cet Empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puissans; vos victimes sont prêtes:
O monts, écrasez-nous. Cieux, tombez sur nos têtes.
O mort, nous implorons ton funeste secours;
O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours.

LE GRAND-PRÊTRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables;
Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.

Le Roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler;
Les tems sont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du Roi changer la destinée.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ÉGINE, DIMAS, ARASPE, le Chœur.

ŒDIPE.

PEUPLES, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Présentez à nos Dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences!
Mais un Roi n'est qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.

(*Au Grand-Prêtre.*)

Vous, ministre des Dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours?
Ces maîtres des humains sont-ils muets & sourds?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit, à ma vue,
Du ciel sur nos autels la flamme est descendue;

L'Ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & respirant la haîne & le courroux.
Une effrayante voix s'est fait alors entendre :
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre ;
» Le meurtrier du Roi respire en ces États,
» Et de son souffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaisse, il faut qu'on le punisse.
» Peuples, votre salut dépend de son supplice ».

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des Rois ;
Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs loix :
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême :
Adorés de leur peuple, ils sont des Dieux eux-même ;
Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le sang de votre Roi s'élève contre vous.
Appaisons son murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi ! de la mort du Roi n'a-t-on pas de témoins ?
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges ?

On m'avait toujours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva sur son Prince une coupable main.

(*A Jocaste.*)

Pour moi qui de vos mains recevant sa couronne,
Deux ans après sa mort, ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin, me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorsque de ses États parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas étoit du Roi le conseil & l'appui.
Laïus, qui connaissait son zèle & sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il se traînait à peine:
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups:
» Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
» Ils m'ont laissé mourant, & le pouvoir céleste
» De mes jours malheureux a ranimé le reste ».
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité

Voyait fuir loin de lui la triſte vérité :
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite ;
Peut-être accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphynx bientôt après déſola cette rive :
A ſes ſeules fureurs Thèbes fut attentive ;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle :
Tout l'État en ſecret était ſon ennemi :
Il était trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, &, d'un commun tranſport,
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort ;
Et moi, de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrètement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers ce vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

ŒDIPE.

(*A sa Suite*)

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse,
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou, si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.

Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une seconde fois :
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre;
Et, conduisant un Roi facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ÉGINE, ARASPE, LE CHŒUR.

ARASPE.

OUI, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctète,
Madame; & les deſtins dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux?

ÉGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême...

JOCASTE.

Qui, lui? qui, Philoctète?

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?

Il haïssait Laïus, on le sait; & sa haîne
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine.
La jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère:
Mais, au seul nom du Roi, trop prompt & trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jusques à la menace il osait s'emporter.
Il partit; & depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez long-tems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains:
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés: Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités;
Les Dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime;
Imitez de ces Dieux la justice suprême;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux:
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang : n'exigez rien de plus.
Allez...

SCÈNE II.

JOCASTE, ÉGINE.

ÉGINE.

QUE je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

ÉGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux.

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage!
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage!

Égine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux, puiſqu'il m'avait ſu plaire.

ÉGINE.

Cet amour ſi conſtant...

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Égine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans:
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre.
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre;
Et la vertu ſévère, en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

ÉGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens...

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe!
Tu connais, chère Égine, & mon cœur & mes maux;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois, de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice:
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché!

Pardonnez-moi, grands Dieux! ce souvenir funeste;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Égine, tu nous vis l'un de l'autre charmés;
Tu vis nos nœuds rompus aussi-tôt que formés.
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front, chargé d'ennuis, fut ceint du diadême;
Il fallut oublier, dans ses embrassemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée:
Et déguisant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs.

ÉGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

ÉGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

ÉGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins, sans trop de résistance,
De vos États sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah, grands Dieux!

ÉGINE.

Était-il plus heureux que Laïus;
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphynx était digne de moi.

ÉGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse!
Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flâme,
Que le seul Philoctète a fait naître en mon âme,
Et qui, sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Œdipe une amitié sévère.
Œdipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Mais enfin sur ses pas aux autels entraînée,
Égine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure.
Égine, je voyais dans une nuit obscure,

Près d'Œdipe & de moi je voyais des enfers
Les goufres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'Ombre pâle & sanglante
Dans cet abyſme affreux paraiſſait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils, qui, dans mon flanc,
Avait été formé de ſon malheureux ſang;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète, encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

ÉGINE.

J'entends du bruit, on vient; je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même: je tremble; évitons ſa préſence.

SCÈNE III.

JOCASTE, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

NE fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler:
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes;

N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires ;
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte, avant tout, que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur : une ſuprême loi,
Toujours, malgré moi-même, a diſpoſé de moi ;
Et du Sphynx & des Dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue.
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Œdipe....

PHILOCTÈTE.

Je ſais qu'Œdipe eſt votre époux ;
Je ſais qu'il en eſt digne : &, malgré ſa jeuneſſe,
L'Empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois
Ah ! pourquoi la fortune, à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
Si le vainqueur du Sphynx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?

Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé.
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête;
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTÈTE.

Je perds Alcide & vous: qu'aurai-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans des lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce ſon courroux;
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce Roi la cendre négligée;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTÈTE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Étonne mon courage, & me force au ſilence.
Qui, moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point: & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.

Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait : nous nous aimions en vain:
Les Dieux vous réſervaient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux; leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins,
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent;
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe:
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais, & qu'il eſt mon époux.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, ARASPE.

ŒDIPE.

ARASPE, c'eſt donc là le Prince Philoctète!

PHILOCTÈTE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encore à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie.
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré:
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſur-tout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,

Et ce que m'ont appris en ces extrémites
Les héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime ;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un Roi ;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres,
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre ;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTÈTE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur ; & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.

Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rends trop justice.

PHILOCTÈTE.

Et quel serait mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ses sujets est un Dieu qu'on révère;
Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez songer
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illustres marques.
Des guerriers comme vous sont égaux aux Monarques:
Je le sais; cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous ...

PHILOCTÈTE.

Ce n'est point moi, ce mot doit vous suffire:
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainsi, je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un Prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me soupçonne!
Ah! ce n'est point à vous d'en accuser personne.
Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas;

Ce n'eſt pas moi, ſur-tout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille, & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,
J'ai fait des Souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe;
On vous jugera, Prince; &, ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous.

PHILOCTÈTE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire; & le ciel, qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCÈNE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

JE l'avoûrai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable

Ne sait point s'abaisser à des déguisemens ;
Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infâme.
Je te dirai bien plus ; je rougissais dans l'âme,
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur ;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Nécessité cruelle, attachée à l'Empire !
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire ;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance ;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le ciel ici se fasse entendre ?
Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours ;
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont pas animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui, nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaste elle-même.

Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux:
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos Dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide?
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE.

OUI, j'attends Philoctète, & je veux qu'en ces lieux,
Pour la dernière fois, il paraisse à mes yeux.

ÉGINE.

Madame, vous savez, jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort assiége à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous sont intéressés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux,
Ils demandent son sang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence?
Pourrez-vous le servir & prendre sa défense?

JOCASTE.

Moi! si je la prendrai? dûssent tous les Thébains
Porter jusques sur moi leurs parricides mains,

Sous ces murs tout fumans dussé-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.
Mais une juste crainte occupe mes esprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le sait; on dira que je lui sacrifie
Ma gloire, mes époux, mes Dieux & ma patrie,
Que mon cœur brûle encore.

ÉGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais...

JOCASTE.

Que dis-tu? Crois-tu qu'une Princesse
Puisse jamais cacher sa haîne ou sa tendresse?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers les respects, leurs trompeuses soupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faiblesses:
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit;
Un seul mot, un soupir, un coup-d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence:
Et quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

ÉGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous?

Quel secret pénétré peut-il étrir votre gloire ?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire ;
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuser toujours prompte & sévère,
Je porte sur moi-même un regard trop austère :
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a regné sur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux son image est tracée ;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours.
Ma pitié me paraît trop sensible & trop tendre ;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes soins ;
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

ÉGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute :
C'est ma seule espérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir :
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie ;
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chère Égine, va, cours.

SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE.

JOCASTE.

AH! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt emue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vue;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTÈTE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier, peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTÈTE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;

Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je suis innocent,
A devenir coupable en vous obéissant.
Des biens que m'a ravi la colère céleste,
Ma gloire, mon honneur est le seul qui me reste;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je suis si jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triste destinée,
Madame; à votre époux ma parole est donnée;
Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne sais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flâme,
Dont la triste Jocaste avait touché votre âme,
Si d'une si parfaite & si tendre amitié
Vous conservez encore un reste de pitié,
Enfin, s'il vous souvient, que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez sauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été destinés.

PHILOCTÈTE.

Je vous les consacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, soit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon sort est trop beau,
Si j'emporte en mourant votre estime au tombeau.
Qui sait même, qui sait, si d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice?

Qui sait, si sa clémence, au sein de vos États,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie,
De conserver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, ARASPE, Suite.

ŒDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice;
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que, perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaise, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand-Prêtre il nomme la victime;
Et je laisse à nos Dieux plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTÈTE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin:
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie;
Hercule, appui des Dieux, & vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ARASPE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, Suite, le Chœur.

ŒDIPE.

EH bien! les Dieux, touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pu les offenſer?

PHILOCTÈTE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal préſent du ciel! ſcience malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTÈTE.

Eh bien! que venez-vous annoncer de ſiniſtre?

ŒDIPE.

D'une haîne éternelle êtes-vous le miniſtre?

PHILOCTÈTE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRÊTRE, *à Œdipe.*

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Œdipe...

LE GRAND-PRÊTRE.

Œdipe eſt plus à plaindre qu'eux.

PREMIER PERSONNAGE.

Œdipe a pour ſon peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle ;
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

SECOND PERSONNAGE.

Nous mourons, ſauvez nous, détournez ſes fureurs ;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

PREMIER PERSONNAGE.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment ;

Mais bientôt éprouvant un deſeſpoir funeſte,
Ses mains ajoûteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéïſſez.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Œdipe*;

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien...! c'eſt...

ŒDIPE.

Achève; qui?

LE GRAND-PRÊTRE, *à Œdipe.*

Vous.

ŒDIPE.

Moi!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux Prince.

SECOND

SECOND PERSONNAGE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des Dieux, qu'osez-vous nous apprendre ?
(*A Œdipe.*)
Qui ? vous ! de mon époux vous feriez l'assassin,
Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main !
Non, Seigneur, non : des Dieux l'oracle nous abuse ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

PREMIER PERSONNAGE.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous presse à mes yeux ;
Je vous crois innocent, malgré la voix des Dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un Pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque Dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses Rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-Dieu, l'autre en prêtre imposteur.

(*Au Grand-Prêtre.*)

Voilà donc des autels quel eſt le privilège!
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton Roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des Dieux!
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main déshonore.
Traître, au pied des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux Roi; votre règne eſt paſſé.
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Par-tout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,

De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un courroux, que ta préſence irrite;
Fuis, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'impoſteur;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

ŒDIPE.

Arrête : que dis-tu? qui? Polibe, mon père?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Mâlheureux! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCÈNE V.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile.
Je ne sais où je suis, ma fureur est tranquile :
Il me semble qu'un Dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports, enchaîne mon courroux,
Et, prêtant au pontife une force divine,
Par sa terrible voix m'annonce ma ruïne.

PHILOCTÈTE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctète avec vous combattrait sous vos loix ;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un Pontife est souvent terrible aux Souverains ;
Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécile idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahissant ses Rois ;
Sur-tout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

ŒDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ? Eſt-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime :
A ce peuple expirant il faut une victime ;
Il faut ſauver l'État, & c'eſt trop différer :
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive ;
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris ;
J'irai.... Puiſſent les Dieux, ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre !

ŒDIPE.

Vous mourir, vous, Madame ! ah ! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible ;
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que, de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment! Seigneur, vous pourriez...

ŒDIPE.

Suivez-moi;
Et venez dissiper, ou combler mon effroi.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

NON, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand-Prêtre me gêne, &, prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même,
Et mille évènemens de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, & le présent m'accable;
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,
Et le crime par-tout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi! votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah ! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguste & rare !
Œdipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux ;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse ;

Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis
Imprimait le respect aux mortels interdits,
Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance,
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre ?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;
Je crains que par les Dieux le Pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré !.. Dieux ! serait-il possible ?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des Dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ;
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non ; chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

ŒDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel serait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai : croyez-en ma douleur ;
Comme vous, autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracle que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos Dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étais mère, &, pleine de faibleſſe,
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtreſſe ;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir ;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
« Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilège,
» Inceſte & parricide... O Dieux ! achèverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, Madame ?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste!
Vous craignez de m'entendre &, d'écouter le reste.

ŒDIPE.

Ah! Madame, achevez. Dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur, &, faintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposait à nos Dieux, & condamnait leurs loix:
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime;
Et, pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse!
O d'un oracle faux obscurité trompeuse!
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ses destins prospères,
Il fut assassiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.

Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire!
Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire;
Profitez de ma faute, & calmez vos esprits.

ŒDIPE.

Après le grand secret que vous m'avez appris,
Il est juste à mon tour que ma reconnaissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.
Lorsque vous aurez su, par ce triste entretien,
Le rapport effrayant de votre sort au mien,
Peut-être, ainsi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je suis né.
Un jour, ce jour affreux, présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
Pour la première fois, par un don solemnel,
Mes mains, jeunes encore, enrichissaient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une invisible main repoussait mes présens;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante:
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté;
» Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejeté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
» Va porter tes présens aux autels des Furies;
» Conjure leurs serpens prêts à te déchirer;
» Va, ce sont-là les Dieux que tu dois implorer »;

Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, (le croirez-vous, Madame ?)
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit, que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux !

ŒDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je ? Quel démon, en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs ?

ŒDIPE.

Il n'est pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.
Écoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée :
Je partis, je courus de contrée en contrée :
Je déguisai par-tout ma naissance & mon nom.
Un ami, de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidait seconda mon courage :
Heureux, si j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas !

Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement,
J'oubliais juſqu'ici ce grand évènement;
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue;)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang:
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haîne,
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déja glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémiſſez, Madame!

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas ; on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas ! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

VIENS, malheureux vieillard, viens, approche... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue :
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger.
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe ?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice ?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHORBAS.

Au Roi !

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux ! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître !
Vous, Seigneur ?

ŒDIPE.

Epargnons les discours superflus :
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre ;
N'insultez pas du moins au malheureux destin
D'un fidèle sujet blessé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai blessé ? qui ? moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verse un reste de sang qui vous est échappé ;
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste,
Où mon Roi...

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reste,
J'ai tout fait, je le vois, c'en est assez. O Dieux !
Enfin après quatre ans vous décillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il est donc vrai !

ŒDIPE.

Quoi ! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage ?

Oui, c'eſt toi : vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice ;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOCASTE... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

ŒDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage ;

Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur :
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse ;
Écoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah ! je n'écoute rien :
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

ŒDIPE.

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le suis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me suit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me poursuit ;
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,
Et de moi désormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon destin s'étendrait jusqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accusez point d'un destin si cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre ;
Et, sans trop rappeler cet affreux souvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez . . .

ŒDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels tristes climats
Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
Irai-je, errant encore, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin
A des crimes plus grands réserve encor ma main ?
Corinthe, que jamais ta détestable rive . . . ,

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive ;
Il se dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
(*A Jocaste.*)
Adieu ; que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Œdipe :
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En cessant d'être Roi, je cesse d'être à vous.
Je pars : je vais chercher à ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle ;
Et vivant loin de vous, sans États, mais en Roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

ŒDIPE.

FINISSEZ vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours;
En perdant votre Roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne.
J'ai sauvé cet Empire en arrivant au trône;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Écoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puisqu'il vous faut un Roi, consultez-en mon choix.
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide;
Un Monarque est son père [1], il fut l'ami d'Alcide;

[1] Il était fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et deſcendre du moins de mon trône en Monarque.
Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCENE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

ŒDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je voi,
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon père ?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
Mon père...

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre,
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos Dieux;
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O ciel! & quel eſt donc l'excès de ma miſère,
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si, trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des Dieux!
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquite
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence....

ICARE.

O ciel! oſerai-je parler?

ŒDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre?

ŒDIPE, *à ſa Suite.*

Allez, retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

Eh ! qui de mes États me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

Eſt-ce aſſez ? & ce trait ſera-t-il le dernier ?
Pourſuis, deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien ! j'allais régner ; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis ?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même
Sur ſon front, en mourant, a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi ! mon père auſſi, mon père me trahit !
De la rébellion mon père eſt le complice !
Il me chaſſe du trône !

ICARE.

Il vous a fait juſtice ;

Vous

Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare!...

ICARE.

Avec regret
Je révèle, en tremblant, ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur; & toute la province...

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils?

ICARE.

Non, Seigneur; & ce Prince
A tout dit en mourant, de ſes remords preſſé;
Pour le ſang de nos Rois il vous a renoncé;
Et moi, de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils! & qui ſuis-je, grands Dieux?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains à remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie!

J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe ?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas ;
La pitié me ſaiſit, je vous prends dans mes bras ;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte :
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au Prince : admirez votre ſort ;
Le Prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;
Et, par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le Trône en effet n'était point votre place :
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des Rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ;
Et, préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles ?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu ?

ICARE.

Jamais ; & le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître ;
Mais long-tems de ses traits mon esprit occupé,
De son image encore est tellement frappé,
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux ! eh ! pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin ; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais ; mais malgré les maux que je prévoi
Un desir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute, en mon malheur, est un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

AH ! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma surprise est extrême.
Plus je le vois, & plus... Ah ! Seigneur, c'est lui-même,
C'est lui.

PHORBAS, *à Icare.*

Pardonnez-moi, si vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi ! du mont Cythéron ne vous souvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes,
Cet enfant qu'au trépas....

PHORBAS.

Ah ! qu'est-ce que vous dites ?
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, cessez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joie ;
Œdipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroie !
Malheureux ! qu'as-tu dit ?

ICARE, *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas ;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, & voilà votre père.

ŒDIPE.

O sort, qui me confond ! ô comble de misère !
(*A Phorbas.*)
Je serais né de vous ! Le Ciel aurait permis

Que votre sang versé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas exposé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la Reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
(*En montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie !

ŒDIPE.

Quel était son pays ?

PHORBAS.

Thébe était sa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins,

ICARE.

Seigneur....

ŒDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma présence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompense ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, *seul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste, & parricide, & pourtant vertueux.
Misérable vertu, nom stérile & funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez !... Où suis-je ? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit !
Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père ! est-ce toi ?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.

Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres.
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

SCÈNE V.

ŒDIPE, JOCASTE, ÉGINE, le Chœur.

JOCASTE.

SEIGNEUR, diſſipez mon effroi.
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir, entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur!

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah! trop cruel époux!

ŒDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?

Moi votre époux ! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, & je ſuis votre fils.

(*Il ſort.*)

PREMIER PERSONNAGE.

O crime !

SECOND PERSONNAGE.

O jour affreux ! jour à jamais terrible !

JOCASTE.

Égine, arrache-moi de ce palais horrible.

ÉGINE.

Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main ſans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta Reine.

PREMIER PERSONNAGE.

Dieux! eſt-ce donc ainſi que finit votre haîne ?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels ! il valait mieux nous punir à jamais.

SCÈNE VI.

ŒDIPE, JOCASTE, ÉGINE, le Chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un Soleil plus ſerein ſe lève ſur vos têtes ;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés ;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déjà refermés ;
La mort fuit, & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce ſes bontés par la voix du tonnerre.

(Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.)

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où ſuis-je, & qu'eſt-ce que j'entends
Barbares!...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre ;

Le sang d'Œdipe enfin suffit à son courroux.

LE CHŒUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers assemblage effroyable!
Il est donc mort?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le sort qui l'accable
Des morts & des vivans semble le séparer;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée,
Qui du sang de son père avait été trempée;
Il a rempli son sort, & ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du Ciel, dont la fureur se lasse;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grace;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi, je me punis.

(*Elle se frappe.*)

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul Dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts:
J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuſe Reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous, Thébains, qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bucher, & ſongez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LETTRES

*ÉCRITES en 1719, qui contiennent la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'Auteur.*

LETTRE PREMIÈRE.

JE vous envoie, Monsieur, ma tragédie d'*Œdipe*, que vous avez vu naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans. Si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, & que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je sens combien il est dangereux de parler de soi : mais, mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête-homme m'est plus chère que

celle d'auteur : ainſi, je crois que perſonne ne trouvera mauvais, qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaye de mériter entièrement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence : mais auſſi bien des gens qui ne connaiſſent ni la poéſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête-homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés ; & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de Critiques obſcènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître.

Leurs épigrammes & leurs vaudevilles ſont toujours des enfans ſuppoſés, dont on ne connaît point les vrais parens: ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſait naître ſur moi. J'étais d'ailleurs ſans appui, & je n'avais jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut, à la mort de *Louis XIV*, une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'Abbé *Regnier*. C'était un ouvrage où l'auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans ſa vie. Cette pièce eſt auſſi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette pièce n'en avait point d'autre; elle n'était remar-

quable que par les injures grossières qui y étaient indignement répandues, & c'est ce qui lui donna un cours prodigieux: on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi : *J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pusse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette misérable satyre ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom, afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques-autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me souviens que, passant alors par une petite ville de province, les beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce,

qu'ils disaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la pièce était misérable, ils ne m'en crurent point sur ma parole; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toujours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée; car tout est mode en ce pays-là; & on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureusement ma justification est venue, quoiqu'un peu tard; celui qui m'avait calomnié, & qui avait causé ma disgrace, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération, qui ont signé après lui. M. le Marquis de la V*** a eu la

bonté de faire voir ce certificat à Monseigneur le Régent.

Ainsi il ne manquait à ma justification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occasion de le faire plutôt ; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a personne en France qui puisse avancer que je sois l'auteur d'aucune des choses dont j'ai été accusé, ni que j'en aie débité aucune, ni même que j'en aie jamais parlé, que pour marquer le mépris souverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir cru si criminel sans me connaître. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine. Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un mé-

chant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeſte*, & aujourd'hui il y a des conſciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaſte* ſe défie des oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide preſque toujours dans le monde; & ceux qui ſont accoutumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette lettre; peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle eſt trop inſéparable des ſuccès: mais du moins il m'eſt permis de ſouhaiter, que ceux qui ne ſont en place que pour rendre juſtice, ne faſſent point des malheureux ſur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déſormais comme un malheur d'être connu par les talens de l'eſprit, & qu'un homme ſoit perſécuté dans ſa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à ſa patrie même?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le préſent dont Monſeigneur le Régent a

daigné m'honorer : cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence ; il est au nombre des Princes qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux même qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monseigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence. Il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu désormais de génie.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un Prince qui aime les beaux arts, autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages, que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont destinés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, ſouffrez que je vous prévienne ur le ſuccès qu'elle a eu, non pas pour m'en pplaudir, mais pour vous aſſurer combien e m'en défie.

Je ſais que les premiers applaudiſſemens lu public ne ſont pas toujours de ſûrs garans le la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur loit le ſuccès de ſa pièce, ou à l'art des acteurs ui la jouent, ou à la déciſion de quelques mis accrédités dans le monde, qui entraînent, our un tems, les ſuffrages de la multitude; & le public eſt étonné quelques mois après, le s'ennuyer à la lecture du même ouvrage ui lui arrachait des larmes dans la repré- entation. Je me garderai donc bien de me révaloir d'un ſuccès peut-être paſſager, & lont les Comédiens ont plus à s'applaudir que noi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques ui impriment à la tête de leurs ouvrages des réfaces pleines de vanité, *qui comptent les Princes & les Princeſſes qui ſont venus pleurer*

aux représentations ; qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public ; & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma pièce plus pour avouer mes défauts que pour les excuser : mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec justice.

J'examinerai les trois *Œdipes* avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune-homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

LETTRE III,

*Contenant la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la Tragédie*[1] *de* Sophocle *fait ſon imitation par le diſcours, le nombre, & l'harmonie; ce qu'*Ariſtote *appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une pièce du premier genre ſimple & implexe; ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſimple cataſtrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.*

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, & ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui, connaiſſant mieux que moi les Anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains proſternés au pied des

[1] M. *Dacier*, préface ſur l'*Œdipe* de *Sophocle*.

autels, & qui, par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur Roi paraît au milieu d'eux.

Je suis Œdipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Œdipe* qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel est le sujet qui vous amène ici ?* Le Grand-Prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi, qui vous parle, je suis le Grand-Prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là le Grand-Prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Œdipe* était aussi-bien informé que du nom & de la qualité du Grand-Prêtre de *Jupiter.*

Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection

perfection, où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie; & il ne paraît pas qu'on ait si grand tort dans ce siècle de refuser son admiration à un poëte, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un: *Je m'appelle Œdipe, si vanté par tout le monde;* & à l'autre: *Je suis le Grand-Prêtre de Jupiter.* Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaste*, que le Roi avait envoyé consulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe:*

Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appelait Laïus.

ŒDIPE.

Je le sais, quoique je ne l'aie jamais vu.

CRÉON.

Il a été assassiné, & Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laïus fut tué?

Il eſt déjà contre la vraiſemblance qu'*Œdipe*, qui règne depuis ſi long-tems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort : mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur ; comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à-peu-près la même faute : mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux Roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des*

voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué *Laïus* & toute sa suite ?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au second acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vu : & *Jocaste*, au troisième acte, en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainsi à *Œdipe :*

Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus *a rapporté que son maître avait été assassiné par des voleurs ; il ne saurait changer présentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.*

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du Sphynx n'avait pas été plus aisée à deviner que tout ce galimatias.

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'*Œdipe*,

lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher; il s'amuſe à faire des imprécations & à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui donner des lumières. Le Chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toujours des conſeils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tiréſie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent ſans doute qu'*Œdipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du Roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorſque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laïus*

a été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe* répond, au sens de plusieurs interprètes: *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puisque* Laïus *n'avait point d'argent sur lui?* La plupart des autres Scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à *Œdipe: Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent?* Mais ce sens-là n'est guères plus raisonnable que l'autre. On sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puisqu'il dépend souvent des Scholiastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon-sens?

Œdipe, au commencement de son second acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tirésie*. Le Roi & le Devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre; *Tirésie* finit par lui dire:

C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus; *vous vous croyez fils de* Polybe, *Roi de Co-*

rinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceste & d'un parricide ; & si vous trouvez que je mente, dites que je ne suis pas prophète.

Tout cela ne ressemble guères à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obscurément : & si vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Œdipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe*, & l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait son père & qu'il épouserait sa mère, vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné son art, puisqu'il ne savait pas même préparer les évènemens, ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses pièces.

Allons plus loin. *Œdipe* traite *Tirésie de fou & de vieux enchanteur.* Cependant, à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regar-

der comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils supposé, & les oracles de *Thèbes* qui lui disent qu'il est Thébain ; entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère & qu'il tuerait son père, & *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces évènemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon, son fidèle & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laïus ;* & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oses paraître devant moi ! dit-il à

Créon : *tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de* Laïus, *& qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne!*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu aies entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la Royauté sans troupes & sans amis; comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône?

CRÉON lui répond.

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté d'un particulier, qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance?

Un Prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son Roi, & qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de *Créon*, aurait besoin de la clémence de son

Maître. Après tous ces grands discours étrangers au sujet, *Créon* demande à *Œdipe* :

Voulez-vous me chasser du Royaume[1] ?

ŒDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'est parce que vous êtes injuste.

ŒDIPE.

Je prends mes sûretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

ŒDIPE.

O Thèbes ! Thèbes !

---

[1] On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

CRÉON.

Il m'eſt permis de crier auſſi : Thèbes ! Thèbes !

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, & le Chœur la prie d'emmener le Roi : propoſition très-ſage ; car, après toutes les folies qu'*Œdipe* vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cauſe de ce déſordre.

LE CHŒUR.

Œdipe & Créon ont eu enſemble des paroles ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un & de l'autre ?

LE CHŒUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues ?

LE CHŒUR.

C'eſt aſſez, Madame ; les Princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Œdipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le Roi & la Reine ; je les interrogeai ſur ma naiſſance ; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes :* Apollon *ne daigna pas répondre préciſément à ma demande ; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler ; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère ; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur ; & que je ſerais le meurtrier de mon père.*

Voilà encore la piéce finie. On avait prédit

à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène :) *Œdipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe* : tout cela n'eſt-il pas pour *Œdipe* & pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs ? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'*Œdipe* dit à *Jocaſte* : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ : *on en avait prédit autant à mon fils* ; ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Œdipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte, qui, pour donner à ſa pièce une juſte étendue,

fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second, & qui viole les règles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

Cet *Œdipe*, qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas son père, qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avoient été percés & liés avec des courroies, *Œdipe* ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure : & le Chœur, toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire *Œdipe* de sa naissance ; le Chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'*Œdipe* ; & dans le tems que les Thébains devraient être saisis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & si je*

ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie & la mère d'Œdipe, *& que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre graces du plaisir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous, Prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de* Pan, *Dieu des montagnes? Êtes-vous le fruit des amours d'*Apollon? *car* Apollon *se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce* Mercure, *ou* Bacchus *qui se tient aussi sur les sommets des montagnes? &c.*

Enfin celui qui a autrefois exposé *Œdipe*, arrive sur la scène. *Œdipe* l'interroge sur sa naissance. Curiosité que Mr. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'*Œdipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe sait donc enfin tout son fort au quatriéme acte. Voilà donc encore la pièce finie.

Monsieur *Dacier*, qui a traduit l'*Œdipe* de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti

que prendra *Jocaſte*, & la manière dont *Œdipe* accomplira ſur lui les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été ſéduit là-deſſus par le reſpect que j'ai pour ce ſavant homme, & j'étais de ſon ſentiment, lorſque je lus ſa traduction. La repréſentation de ma pièce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les Poëtes Grecs; mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* & de la cataſtrophe d'*Œdipe*. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers; & dans *Sophocle* il tient

tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois-cents vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

Monsieur *Dacier* avertit dans ses notes que la pièce de *Sophocle* n'est point finie au quatrième acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de *Racine* & de *Corneille*; il n'y a que les *Horaces* qui auraient besoin d'un tel commentaire: mais le cinquième acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle* que *Longin* a admiré, & que *Despréaux* a traduit.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premiérement, il fallait exprimer que c'est

dans la même perſonne qu'on trouve ces mères & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait point aujourd'hui à *Œdipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajoûter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'*Œdipe* de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiècle. L'harmonie de ſes vers,

& le pathétique qui règne dans son style, ont pu séduire les Athéniens, qui, avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. *Eschyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui s'était avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes sont sur le compte de leur siècle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; & il est à croire que, s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois; leurs

ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés : mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiècle ; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, &, s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entièrement.

Euripide ſur-tout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, & qui ſerait le plus grand des poëtes s'il était né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même ? Les endroits que ce grand-homme a traduits d'*Euripide* dans ſon inimitable tragédie de *Phèdre*, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?
.... Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit ?
Où laiſſé-je égarer mes vœux & mon eſprit ?

Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Œnone, la rougeur me couvre le viſage;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur, ſéduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité: & comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'*Hippolite* de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*, auſſi ne doit-on pas admirer l'*Hippolite* d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes,

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe: *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à-peu-près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſais; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon *Œdipe*. Je lui dois l'idée de la première ſcène de mon quatrième acte. Celle du Grand-Prêtre qui accuſe le Roi, eſt entièrement de lui; la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que, comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV,

*Contenant la critique de l'*ŒDIPE *de* Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'*Œdipe* de *Sophocle*, je vous dirai ce que je pense de celui de *Corneille*. Je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique Français, que le Grec : mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands-hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'*Œdipe* de *Corneille ;* & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hasarde ma censure ; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*Œdipe* par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui eussent mépriſé dans

tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna*.

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſéchereſſe de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par *Sophocle* & par *Euripide*, l'*Œdipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, ſont des ſujets heureux & aiſés à manier; ce ſont les plus ingrats & les plus impraticables; ce ſont des ſujets d'une ou de deux ſcènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je ſais qu'on ne peut guères voir ſur le théâtre des évènemens plus affreux ni plus attendriſſans; & c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces évènemens des paſſions qui les préparent: ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces deux extrêmités, & qu'il ſuppléât par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matière. Il choiſit donc l'épiſode de *Théſée* & de *Dircé*; & quoique cet épiſode

ait été universellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-tems la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci ; & parce que cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre.

Il faut avouer que *Thésée* joue un étrange rôle pour un héros ; au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé, il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et, parlant dans la seconde scène à *Œdipe :*

Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
. . . Il est vrai, j'aime en votre palais ;
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismène ;
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine ;
En un mot, c'est leur sœur, la Princesse Dircé,
Dont les yeux. . . .

Œdipe

Œdipe répond :

... Quoi! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé!
Je ſuis fâché pour vous, que la Reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable ;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux :
Mais...
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'Ombre de *Laïus* demande un Prince ou une Princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce Roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père ; *Théſée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore ; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;
Et, pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, (qui le croirait ?) *Théſée* dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut plus ſoutenir davantage le perſonnage de frère ; &, ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Œdipe* reconnait qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*, *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux Roi, lui propoſe un duel pour le lendemain ; il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce, & ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, & les malheurs d'*Œdipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon tems à dire des injures

à *Œdipe* & à sa mère; elle dit à *Jocaste*, sans détour, qu'elle est indigne de vivre.

Votre second hymen peut avoir d'autres causes;
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que, pour avoir puisé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée;
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que *Corneille*, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de* Dircé *envers sa mère, ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages : mais les bienséances exigent du moins qu'une Princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour *Jocaste*, dont le rôle devrait être in-

téreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Œdipe*, elle n'en eſt pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquième acte, lorſqu'*Œdipe* apprend qu'il eſt ſon fils: en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en Princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Œdipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui, n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant, comme il fallait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième ſcène. *Œdipe* ſoupçonne que les Dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait expoſer ſon fils, & trompé par-là les oracles des Dieux, qui pré-

disaient que ce fils tuerait son père & épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les Dieux sont satisfaits que *Jocaste* ait étouffé un monstre au berceau ; & vraisemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste soupçonne, avec aussi peu de fondement, que les Dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus ;* elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible ?

Avec moins de fondement encore *Œdipe* répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.

. . . . . .

Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raison de croire que ces trois voyageurs fussent des brigands, puis-

qu'au quatrième acte, lorsque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer ?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui songent plutôt à détrousser les gens, qu'à leur disputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Œdipe* avoue à *Jocaste* qu'il s'est battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaste* sait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas soupçonner que *Laïus* est peut-être mort de la main d'*Œdipe ?* Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; &, de peur que la pièce ne finisse au premier acte, elle ferme les yeux sur les lumières qu'*Œdipe* lui donne ; & jusqu'à la fin du quatrième acte, il n'est pas dit un mot de la mort de

Laïus, qui pourtant eſt le ſujet de la pièce. Les amours de *Théſée* & de *Dircé* occupent toute la ſcène.

C'eſt au quatrième acte qu'*Œdipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame; & vous pouvez lui choiſir des ſupplices.
S'il n'a tué *Laïus*, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand ? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de *Laïus?* Il me paraît que l'*Œdipe* de *Corneille* accuſe *Phorbas* avec autant de légèreté que l'*Œdipe* de *Sophocle* accuſe *Créon.*

Je ne parle point de l'acte giganteſque d'*Œdipe* qui tue trois hommes tout ſeul dans *Corneille*, & qui en tue ſept dans *Sophocle.* Mais il eſt bien étrange qu'*Œdipe* ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *que l'un avait le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé & le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière;* &, pour ren-

dre la chose encore moins vraisemblable, il ajoûte:

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Œdipe* à parler de cette ressemblance; c'était à *Jocaste*, qui, ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Œdipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en sa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit: mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment se peut-il faire qu'*Œdipe* ait seul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été blessé à côté de ce Roi, dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; & *Jocaste*, pour toute réponse, dit que,

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'*Œdipe*? Il

s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était-là le plus bel endroit de *Corneille.*

Au cinquième acte ; *Œdipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un Roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoie chercher *Théſée* & *Dircé*,

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette Princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Œdipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt point coupable, & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire : mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur ? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu ; le ſavez-vous, Madame ?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.

. . . . . .

Aux crimes, malgré moi, l'ordre du Ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine !
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* & *Théſée*, qui ſont deux étrangers pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme & ſa mère, ne ſait encore rien de ſon aventure, & ne paraît pas même ſur la ſcène ?

Voilà à-peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'*Œdipe* de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues ; &, quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits

de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais : car ce grand-homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet *Corneille* ne connaiſſait guères la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle, ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Seraient-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands-hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car, ſi le préjugé nous faiſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V,

Qui contient la critique du nouvel ŒDIPE.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire, à la critique de mon ouvrage ; &, pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui est celui du sujet. Régulièrement, la pièce d'*Œdipe* devrait finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'*Œdipe* ignore comment son prédécesseur est mort. *Sophocle* ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute. *Corneille*, en voulant la sauver, a fait encore plus mal que *Sophocle*, & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. *Œdipe*, chez moi, parle ainsi à *Jocaste :*

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son Prince une coupable main.
Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort, ai ceint le diadême,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs ;
Et, de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuſe valable de l'ignorance d'*Œdipe*. La crainte de déplaire à ſa femme en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité ; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'État ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien. *Jocaſte a beau dire :*

Dans un château voiſin conduit ſecrettement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

On voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus conſidérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctète*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé ; encore eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte,

& s'en retourne au troisième. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un seul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement se fait absolument sans lui : ainsi il paraît que ce sont deux tragédies, dont l'une roule sur *Philoctète*, & l'autre sur *Œdipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lu dans Madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageusement de soi, lorsqu'il est calomnié : voilà le cas où se trouve *Philoctète*. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; &, s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands-hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de *Nicomède*, j'ai cru devoir le faire parler à-peu-près comme ce jeune Prince, & qu'il lui était permis de dire,

un homme tel que moi, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que *Philoctète* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, & qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctète* était un Prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le destin de Troie. Je ne sais si je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, sur les affaires de *Thèbes*, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Œdipe*. Le mont Oëta, où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas si éloigné de Thèbes, qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de *Philoctète* m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue; & c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet

ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs, ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ſerait de combiner tellement les évènemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche, que dans le tems même où il le dit. Telle eſt, entre autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de *Bajazet*. *Acomat* ne peut être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'armée. *Oſmin* ne peut ſavoir de nouvelles du Serrail. Ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inſtruiſent & qui intéreſſent également le ſpectateur; & l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des évènemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa pièce à ce point de ſageſſe & de vraiſemblance. Je crois,

pour mon bonheur, que le ſujet d'*Œdipe* eſt de ce genre; & il me ſemble que, lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrein, il faut toujours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact; car le ſpectateur pardonne tout, hors la longueur; &, lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, j'oſe encore dire que c'eſt un défaut néceſſaire; le ſujet ne me fourniſſait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théâtre, c'eſt-à-dire, ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition, auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé?

Il eſt ſurprenant que *Philoctète* aime encore *Jocaſte*, après une ſi longue abſence: il reſſemble aſſez aux Chevaliers errans, dont la

profession était d'être toujours fidèles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encore des passions ; elle a pu être mariée si jeune, & il est si souvent répété dans la pièce qu'*Œdipe* est dans une grande jeunesse, que, sans trop presser les tems, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses, si on n'inspirait plus de sentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de soixante ans dans *Sophocle* & dans *Corneille*. La construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne. Je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis long-tems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à *Jocaſte* quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise. Revenons vîte à la censure.

Le troisième acte n'est point fini ; on ne

fait pourquoi les acteurs sortent de la scène. *Œdipe* dit à *Jocaste :*

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plutôt derrière le théâtre que ſur la ſcène : auſſi *Œdipe*, après avoir dit à *Jocaſte* de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après ; & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſième & le quatrième acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La première ſcène du quatrième acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcène à *Jocaſte* & à *Œdipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche *d'Œdipe :*

Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand évènement,

La main des Dieux sur moi si long-tems suspendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue;)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'*Œdipe* devait raconter cette aventure de la Phocide; car, dès qu'il apprend par la bouche du Grand-Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de *Laïus*, son devoir est de s'informer scrupuleusement & sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers; & lui qui sait que dans ce tems-là même il s'est battu contre deux étrangers en Phocide, doit soupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé, pour cacher cette faute, de supposer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à *Œdipe*, & la lui rend dans un autre.

La scène suivante d'*Œdipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéressante chez moi que dans *Corneille*. *Œdipe*, dans ma pièce, est déjà instruit de son malheur, avant que *Phorbas* achève de l'en persuader. *Phorbas*

ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude; il ne lui inspire aucune surprise, & ainsi il ne doit point l'intéresser : au contraire, dans *Corneille*, *Œdipe*, loin de se douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur; & il se convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* serait admirable, si *Œdipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* est coupable, & si le nœud de la pièce n'était pas fondé sur un mensonge puérile.

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi; & d'ailleurs il y a peut être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger.

J'ajoûterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon *Œdipe* était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monſeigneur le Prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement: mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*Œdipe* de *Corneille*. L'un eſt au premier acte :

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion.

L'autre eſt au dernier acte. C'eſt une traduction de *Sénèque : Nec vivis miſtus, nec ſepultis:*

Et le ſort, qui l'accable,
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même

chose à dire que *Corneille*, il m'était impossible de l'exprimer mieux ; & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hasardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien* ; *héros* à *tombeaux* ; *contagion* à *poison*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en suis servi que parce que je les ai cru bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime, toutes les autres beautés de la poésie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles : *je ferais*, *j'aimerais*, &c, ne se prononcent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans son *Andromaque* :

M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le scrupule lui prit, & il ôta la rime

fuirois, qui me paraît (à ne consulter que l'oreille) beaucoup plus juste que celle de *jamais*, qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère :* cependant on ne le souffre pas, & personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poésie Française y gagnerait beaucoup, si on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut se servir du mot propre; on est obligé de chercher une pensée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on pense. C'est à cet esclavage qu'il faut imputer plusieurs impropriétés qu'on est choqué

choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; &, ſi la poéſie occupe encore mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI,

Qui contient une dissertation sur les Chœurs.

MONSIEUR, il ne me reste plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène, & pour ajoûter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les chœurs, est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur remplissait l'intervalle des actes, & paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes suivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il

était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.

La préſence continuelle du chœur dans la tragédie, me paraît encore plus impraticable : l'intrigue d'une pièce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des ſecrets à ſe confier. Eh ! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phédre* dans *Euripide*, avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils étaïent perſuadés que le chœur était la baſe & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de païſans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui, en chantant les louanges des Dieux, rappelaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-tems même le poëme drama-

tique ne fut qu'un ſimple chœur, & les perſonnages qu'on y ajoûta, ne furent regardés que comme des épiſodes ; & il y a encore aujourd'hui des Savans qui ont le courage d'aſſûrer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les chœurs : c'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi, lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine*, qui a introduit des chœurs dans *Athalie* & dans *Eſther*, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes ; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes aventures à *Éliſe* ? Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques...

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même ſcène : mais du moins il faut avouer que des

moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides après ces dialogues pleins de paſſion qui ſont le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu, après la déclaration de *Phédre*, ou après la converſation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, juſqu'à ce que l'évènement me détrompe, qu'on ne peut haſarder le chœur dans une tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, & ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène : encore n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument déplacé dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Le Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; & il ne paraît pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII,

*A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'*ŒDIPE.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon *Œdipe*, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'observateur relève; mais je me suis apperçu qu'un auteur s'épargne toujours, quand il se critique lui-même, & que le censeur veille, lorsque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu sans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne sais si, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'est pas quelquefois un peu

trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis que le sujet d'*Œdipe* est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan, sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma pièce ; c'est au public à en juger. Mais je suis persuadé que, si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais *Créon* aurait été un personnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse.

On m'a fait appercevoir que plusieurs vers

de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir ; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aie cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire ; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées & dans les mêmes tours ; il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir, & que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment, & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Il y a dans les *Horaces* :

Est-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Est-ce vous, Philoctète ? en croirai-je mes yeux ?

J'espère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, aussi bien que plusieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fussent aussi aisés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon *Œdipe* : celle-ci me

paraît moins instructive que l'autre ; mais beaucoup plus maligne. La première est d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire : la seconde est d'un homme de lettres ; & ce qui est assez singulier, c'est que le Religieux possède mieux le théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réussi. Le second a voulu m'outrager, mais il n'en est point venu à bout. Je lui pardonne sans peine ses injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaisans dont son ouvrage m'a paru semé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offensé ; & même de tous ceux qui ont vu cette satyre en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvé bonne que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise. Ce sera au public à juger de son prix.

Ce censeur assure, dans son ouvrage, que ma tragédie languira tristement dans la boutique de *Ribou*, lorsque sa lettre aura décillé les yeux du public ; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satyre est bonne, tous ceux qui la li-

ront, auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; &, au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Pascal*. Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poésie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar ;* & il y a quelques traits dans la satyre de ma pièce, qui sont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. J'en attends encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je souhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encore davantage.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE;

Repréſentée, pour la première fois, le 6 Mars 1724.

Revue & corrigée par l'Auteur en 1762.

PRÉFACE

De la première édition.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vu applaudis au théâtre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations ; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière ; ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élégance continuë, ſi la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poéſie que le génie ſeul peut donner,

où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de M. *Despréaux*.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'est-à-dire l'homme de la terre, qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour écrire sa *Phédre*. *Pradon* se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs & des situations, il arriva que les deux *Phédres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans

laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens ; ſa pièce tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite ; &, ſans la *Phédre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages ? La conduite en eſt à-peu-près la même. *Phédre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes : il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolite* ſon fils veut quitter *Trézène* ; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phédre* : il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus. Les perſonnages des deux pièces, ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes ; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand-homme

& le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*. Monſieur *Racine* fait ainſi parler *Hippolite*.

Moi qui contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, deſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon.*

Assez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse,
Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On ne saurait lire ces deux pièces de comparaison, sans admirer l'une & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fond de sentimens & de pensées; car quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'es-

prit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui, né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages! Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par de-là lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfec-

tion au-delà de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de *Mariamne* n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal;* & on ajoûtait qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les pièces tragiques sont fondées ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée

demande le sang de la fille d'*Agamemnon*: les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome: l'*Œdipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du second genre sont *Britannicus*, *Phédre*, *Mithridate*, *&c.*

Dans ces trois dernières tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la pièce: Tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les princes; & l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithrídate *n'est qu'un vieillard amoureux, d'une jeune fille: ses deux fils en sont amoureux aussi; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé.* Phédre *est une belle-mère, qui, enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs.* Néron *est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans*

le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maitreſſe. Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi l'intrigue de *l'Avare* eſt-elle préciſément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le Roi de Pont ſont deux vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maitreſſe; & les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune-homme.

Molière & *Racine* ont également réuſſi en traitant ces deux intrigues: L'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens: l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare: *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand Roi, & les a rendu reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre

à *Vateau* & à *le Brun*. L'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière & effrénée, autour d'une table ruſtique, où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les feſtins des Dieux, leur joie majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi, à qui la Terre a donné le nom de *Grand*, éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'univers; la paſſion furieuſe de ce Roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens; ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la

haîne, & de la haîne à l'amour; l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres, la ſituation cruelle d'une Princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encore dans le monde, qui avait vu ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie? C'eſt-là ſur-tout que, *ſelon ce que l'on peut être, les choſes changent de nom.*

ACTEURS.

HÉRODE, Roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, ſœur d'Hérode.

SOHÊME, Prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, IDAMAS, } Miniſtres d'Hérode.

NARBAS, ancien officier des Rois Aſmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ÉLISE, confidente de Mariamne.

Un garde d'Hérode parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohême.

Une ſuivante de Mariamne, *perſonnage muet.*

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

MARIAMNE,

MARIAMNE,

TRAGÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie, aux ſources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondît l'eſpérance.

Hérode votre frère, à Rome retenu,
Déjà dans ses États n'était plus reconnu.
Le peuple, pour ses Rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage était abandonné,
Et que la Reine, assise au rang de ses ancêtres,
Ferait règner sur nous le sang de nos Grands-Prêtres.
Je l'avoue à regret; j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & son nom précieux.
Israël aime encore avec idolâtrie
Le sang de ses héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, sa naissance, & sur-tout ses malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs;
Et leurs vœux indiscrets, la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses États suivi de la vengeance;
Son nom seul a par-tout répandu la terreur;
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il est vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouïr,
N'est qu'une ombre qui passe & va s'évanouïr.
Mon frère m'était cher, & son bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe, & je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh! que deviendrons-nous,
Quand la Reine à ſes pieds reverra ſon époux?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un Roi ſéduit nous fut toujours fatale.
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée;
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la Reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux, dont ce Prince eſt épris,
Se nourrit par la haîne, & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce Monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je? En puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille:
Le fer encor ſanglant, & que vous excitiez,
Était levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui ; mais cette ame altière, à ſoi-même inhumaine,
Toujours de ſon époux a recherché la haîne.
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formé l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems ſombre, chagrin, jaloux,
Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue ;
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'Amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes,
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible Souverain,
Reconnu, protégé par le peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à ſa province ;
Il ſait penſer en ſage & gouverner en Prince.

Je n'apperçois pour vous que des deſtins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoiſonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui, qui pour cet hymen attendait votre frère!
Lui, dont l'eſprit rigide, & la ſageſſe auſtère,
Parut tant mépriſer ces folles paſſions,
De nos vains courtiſans vaines illuſions!
Au Roi ſon allié ferait-il cette offenſe?

SALOME.

Croyez qu'avec la Reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang & l'amitié les uniſſent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu. . . .

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux;
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encore ici ſon ayeul & ſon frère,

Et dont l'esprit hautain, qu'aigrissent ses malheurs,
Se nourrit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeste avantage
D'enlever un amant qui sous vos loix s'engage!
L'amour est-il connu de son superbe cœur?

SALOME.

Elle l'inspire, au moins; & c'est-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieuse,
Par excès de fierté semble être vertueuse;
A vivre sans reproche elle a mis son orgueil.

SALOME.

Cet orgueil si vanté trouve enfin son écueil.
Que m'importe, après tout, que son ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie;
Ou qu'exerçant sur lui son dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens, sans même le vouloir?
Qu'elle chérisse, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il suffit; sa fierté s'en élève;
Ma honte fait sa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaisir insultant de jouïr de mes pleurs.
Enfin, c'est trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haîne.
Sohême vient; allez: mon sort va s'éclaircir.

SCÈNE II.

SALOME, SOHÊME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le Roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerai la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHÊME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du Roi;
Il a voulu, Madame, étendre juſqu'à moi
Le pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine;
En m'accordant ſa ſœur, il cherchait ma ruine.
Au rang de ſes vaſſaux il oſait me compter.
J'ai ſoutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguſte:
Je ne crains point Hérode, & l'Empereur eſt juſte.
Mais je ne peux ſouffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un Roi dont je ſuis mécontent.

D'ailleurs, vous connaiſſez cette cour orageuſe.
Sa famille avec lui fut toujours malheureuſe;
De tout ce qui l'approche il craint des trahiſons :
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Au frère de la Reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut ſuivie.
Mariamne a vécu dans ce triſte ſéjour,
Entre la barbarie, & les tranſports d'amour.
Tantôt ſous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & ſon époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux Roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHÊME.

Ignorez-vous, Princeſſe,
Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHÊME.

Apprenez encor plus :
J'ai craint long-tems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le ſang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'Empereur, ſon maître.
Pour moi, loin d'une cour objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous;
Je pars : ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.

Je renonce à la fois à ce Prince, à sa cour,
A tout engagement, & sur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon esprit sincère :
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux, ni dépit ;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il est vrai, Seigneur, a vu des crimes ;
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps se laissent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut respecter.
Il en est de plus bas, & de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguisez,
Pour qui je suis trahie, & qui vous séduisez.
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée ;
De votre changement mon ame est peu frappée ;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous suivraient peut-être
Jusqu'aux faibles États dont vous êtes le maître.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

SOHÊME, AMMON.

SOHÊME.

Où tendait ce discours ? que veut-elle ? & pourquoi
Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je soupire ! & que pour Mariamne
Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane !
Aux faiblesses d'amour moi j'irais me livrer,
Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer !

AMMON.

Salome est outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalousie éclaire, & l'amour se décèle.

SOHÊME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs ;
La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Esséniens, stoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux passions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le sang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir ;
J'ai voulu la servir ; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juſte, & magnanime;
Il ſe plait à venger la vertu qu'on opprime.
Puiſſiez-vous écouter, dans cette affreuſe cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour!

SOHÊME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours?
Et qui, pour la ſauver, n'eût prodigué ſes jours?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle,
Quand Hérode partit, incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort.
Plein de ſa paſſion forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables.
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables,
Toujours armé, toujours promt à la protéger,
Et ſur-tout à ſes yeux dérobant ſon danger;
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.

L'amour ne règne point sur mon cœur agité ;
Il ne m'a point vaincu, c'est moi qui l'ai domté ;
Et, plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
J'ai voulu la venger, & non pas la séduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains :
Le sceptre de Judée est remis en ses mains.
Il revient triomphant sur ce sanglant théâtre ;
Il revole à l'objet dont il est idolâtre,
Qu'il opprima souvent, qu'il adora toujours.
Leurs désastres communs ont terminé leur cours ;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuse ;
Je n'ai plus qu'à partir.—Mariamne est heureuse.
Je ne la verrai plus :— mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triste cœur est fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux est horrible & funeste ;
Qui connait Mariamne, abhorre tout le reste.
La retraite a pour moi des charmes assez grands ;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans :
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCÈNE IV.

SOHÊME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la Reine, en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte
Dont pour ſa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHÊME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Elle a ſu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHÊME.

Ainſi cette ennemie au trouble accoutumée,
Par des troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir!
Quelle odieuſe cour! & combien d'artifices!
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas! Alexandra, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils.
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.

Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas.—
—Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille, & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le Roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt-là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir;
Le Roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.

Je vois crouler sur moi le fatal édifice,
Que mes mains élévaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il est des tems où tout l'effort humain
Tombe sous la fortune, & se débat en vain;
Où la prudence échoue, où l'art nuit à soi-même;
Et je sens ce pouvoir invincible & suprême,
Qui se joue à son gré, dans nos climats voisins,
De leurs sables mouvans comme de nos destins.

MAZAEL.

Obéïssez au Roi, cédez à la tempête;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains soulagemens!
Malheureux qui n'attend son bonheur que du tems!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'essuie.

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre juste courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en est plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il est vrai, parait inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en est-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux secrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte & ma chûte prochaine,
Et cet affront secret, & la publique haîne.

Déja de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma disgrace insulte avec fureur.
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va signaler ma chûte & son crédit.
Je ne me flatte point : je sais comme en sa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'est qu'en me perdant qu'elle pourra régner;
Et son juste courroux ne doit point m'épargner.
Cependant (ô contrainte! ô comble d'infamie!)
Il faut donc qu'à ses yeux ma fierté s'humilie!
Je viens avec respect essuyer ses hauteurs,
Et la féliciter sur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie?

SCÈNE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puissant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes passés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ses soins confiés,
Sont autant de présens qu'il va mettre à vos pieds.
Possédez désormais son ame & son empire,
C'est ce qu'à vos vertus mon amitié desire;
Et je vais par mes soins serrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le sien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce service.
Je vous connais, Madame, & je vous rends justice.
Je sais par quels complots, je sais par quels détours,
Votre haîne impuissante a poursuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être:
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je sais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.

J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne;
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois, après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner; mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret ...

MARIAMNE,

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au Roi; voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.
(*A Salome.*)
Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,

Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop, enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre Maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez;—tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue;
Et, loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-tems de vos tyrans contint la cruauté,
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.

Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il regle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême.

(*Eliſe ſort.*)

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès long-tems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.

Vous avez vu ma mère, au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit, accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux Rois des Souverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecrètes:
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt-là que, répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.

Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du Roi, la haîne de sa sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
Mais dont votre vertu n'est point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux présentée.
Enfin, si tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front assuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embrassez la défense.
Le Roi leur a du trône arraché l'espérance;
Et vous connaissez trop ces oracles affreux,
Qui depuis si long-tems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà sans pitié
De cet oracle obscur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accomplirait le reste.
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui:
Eh! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est tems désormais de prévenir ses coups,
Il est tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais près des Rois vos ayeux,
Je suis prêt à vous suivre en tous tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la justice suprême,

Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux & juste,
Si la terre avec joie embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

SCÈNE V.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE.

SOHÊME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre suprême.
Vos volontés pour moi sont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends; parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur; &, dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni

Ni de solliciter, par d'inutiles vœux,
Les secours d'un héros l'appui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône, ou l'esclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le suffrage.
Malgré ses cruautés, malgré mon désespoir,
Malgré mes intérêts, j'ai suivi mon devoir.
J'ai servi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les restes malheureux du pur sang de nos Rois.
J'aurais dû dès long-tems, loin d'un lieu si coupable,
Demander au Sénat un asile honorable:
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguste au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ses bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuse,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuse.
Du haut du capitole il juge tous les Rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ses bontés plus justement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer son appui?
Pour conserver les fils, pour consoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espère:
Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur,
De la simple vertu généreux protecteur;

A vous, à qui je dois ce jour que je respire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des assassins...
Vous ne répondez rien! que faut-il que je pense
De ces sombres regards, & de ce long silence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHÊME.

Non.... je respecte trop vos ordres absolus.
Mes gardes vous suivront jusques dans l'Italie;
Disposez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le Roi; rompez vos nœuds infortunés;
Il est assez puni, si vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à son injustice;
Et je sens qu'il n'est point de si cruel supplice.....
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon secret.
J'ai parlé, c'en est fait: mais, malgré ma faiblesse,
Songez que mon respect égale ma tendresse.
Sohême, en vous aimant, ne veut que vous servir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts vous chérissiez ma gloire.
Quand Sohême, en ces lieux, a veillé sur mes jours,
J'ai cru qu'à sa pitié je devais son secours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajoûter ce comble à l'horreur qui m'accable,

Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance.
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublîrai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHÊME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Épris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſacrifîrai tout; mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reſte de puiſſance.
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et, s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il suffit, je vous crois : d'indignes passions
Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout ; mais moi je vous expose ;
Vous courez à la mort, & j'en serai la cause.
Comment puis-je vous suivre? & comment demeurer?
Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

SOHÊME.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ses alarmes,
Du péril qui vous presse, & non de mon danger ;
Avec votre tyran rien n'est à ménager.
Il est Roi, je le sais ; mais César est son juge :
Tout vous menace ici ; Rome est votre refuge ;
Mais songez que Sohême, en vous offrant ses vœux,
S'il ose être sensible, en est plus vertueux ;
Que le sang de nos Rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : &, dans mon désespoir,
Je vais consulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHÊME.

C'est eux que j'en atteste ; ils sont tous trois mes guides
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOHÊME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

LE tems eſt précieux, Seigneur; Hérode arrive;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome, qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains, nos Pontifes l'attendent;
Idamas le devance, & vous le connaiſſez.

SOHÊME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la Reine eſt demeuré fidèle;
Qui, ſage courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne,
Au moment de partir, s'arrête, ſe condamne;

Ce grand projet l'étonne; &, prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, &, le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure, en tremblant, de preſſer ſon départ.
La Reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de Rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHÊME.

Oui, j'ai tout ordonné; la Reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidèle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHÊME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel, attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des Rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau: vous vivrez auprès d'elle.

SCÈNE II.

SOHÊME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHÊME.

MAIS déjà le Roi vient ; déjà dans ce séjour,
Le son de la trompette annonce son retour.
Quel retour, justes Dieux ! Que je crains sa présence !
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la Reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits !
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite ?
Peut-être, en la servant, il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas ;
De venger sa vertu ?.... mais je vois Idamas.

SCÈNE III.

SOHÊME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHÊME.

AMI, j'épargne au Roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.

Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un Maître
Hérode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être ?
Vient-il dans un eſprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? Attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'impoſture !
Salome & Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte & ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche ; & ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
Ce Roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la Reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche ;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire ; il donne, en frémiſſant,
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.

D'un sang qu'il détestait Mariamne est formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHÊME.

Il suffit, Idamas.
La Reine est en danger; Ammon, suivez mes pas;
Venez, c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi du Roi vous fuirez la présence,
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Imposeraient silence à la perversité?

SOHÊME.

Un intérêt plus grand, un autre soin m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.
(*Il sort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, suite d'Hérode.

HÉRODE.

Eh quoi! Sohême aussi semble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'est par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inspirer que la haîne ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi?
En horreur à la Reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le diadême.
Hérode, en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes alarmes.

HÉRODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous versez des larmes!
Vous, ce Roi fortuné, si sage en ses desseins!
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains!
Songez, Seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguste appelé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des Rois.

Revoyez à vos loix Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur,
En contemplant son Prince au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HÉRODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre:
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups;
Et, pour comble d'horreur, je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste & saint qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un Roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours.
Ni que de vils flatteurs écartent de leur Maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Israël charmé....

HÉRODE.

Eh! croyez-vous encor que je puisse être aimé?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

IDAMAS.

Un seul cœur vous résiste, & l'on peut le gagner.

HÉRODE.

Non : je ſuis un barbare indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne ...

HÉRODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haîne.
Elle fuit votre vue.

HÉRODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HÉRODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haîne & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô cieux! quels combats! quel ſupplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; ſa haîne envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? Eh! Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous juſtifier;
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père?
Le ſang qui la forma, fut un ſang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi;
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pu....

HÉRODE.

N'importe.
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille :
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille:
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer;
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe.

Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HÉRODE.

Hircan, mânes ſacrés ! fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous !

HÉRODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si ſon cœur, ... ſi ſa foi.... mais c'eſt trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur.
C'en eſt aſſez; ma ſœur, aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez...

HÉRODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui; mon cœur déſormais la voit, la conſidère,
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.

Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu?
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets,
Sa main faisait couler le sang de mes sujets,
Les accablait du poids de mon sceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à son époux les pleurs des malheureux.
C'en est fait. Je prétends, plus juste & moins sévère,
Par le bonheur public essayer de lui plaire.
L'État va respirer sous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de son époux.
Mes mains, loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont essuyer les larmes.
Je veux sur mes sujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, & sur-tout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue:
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je? c'est ma sœur.
(*A Mazael.*)
Sortez....: A quels chagrins ma vie est condamnée!

SCÉNE V.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous : mais je suis étonnée
Que la Reine & Sohême, évitant votre aspect,
Montrent si peu de zèle, & si peu de respect.

HÉRODE.

L'un m'offense, il est vrai : mais l'autre est excusable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême, à vos yeux condamnable,
A toujours de la Reine allumé le courroux.

HÉRODE.

Ah! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.
Assez & trop long-tems sur ma triste maison
La vengeance & la haîne ont versé leur poison.
De la Reine & de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel! qu'entends-je? Ah, fatale ennemie!

HÉRODE.

Un Roi vous le commande, un frère vous en prie.

Que puisse désormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez: plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur! je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juste & nécessaire;
A vos moindres desirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux Rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes services passés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous pensé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre sa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que, lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous?

Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HÉRODE.

Ah! laissez-moi douter un moment de sa haîne;
Laissez-moi me flatter de regagner son cœur;
Ne me détrompez point, respectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haîne altière
Entre la Reine & moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés son cœur s'est endurci,
Et que, sans vous enfin, j'eusse été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez savoir, si vous pouviez comprendre
A quel point...

HÉRODE.

Non, ma sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à son gré peut menacer mes jours;
Ils me sont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'est chère.

SALOME.

Ah! c'est trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expose à me perdre, & cherche à vous servir:
Et je vais vous parler, dussiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour surmonte,
Connaissez Mariamne, & voyez votre honte.
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé;
C'est peu de vous haïr; ... un autre en est aimé.

HÉRODE.

Un autre en est aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez?
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés,

Ces flambeaux de discorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux sont l'horrible partage ?
Mariamne !.. mais non, je ne veux rien savoir ;
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-tems crue, & les cieux m'en punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Hé bien donc! loin de vous...

HÉRODE.

Non, Madame ; arrêtez.
Un autre en est aimé! montrez-moi donc, cruelle!
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle ;
Poursuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez...

HÉRODE.

Frappe : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi ; mais, quoi qu'il en puisse être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HÉRODE.

Eh bien ?

SALOME.

C'est...

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah ! Seigneur,
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouse vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HÉRODE.

Mariamne ! Sohême ! Où suis je ? justes cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ses enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une escorte secrète :
Mariamne l'attend pour sortir du palais :
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah ! le charme est rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à son courroux connaissez votre frère.
Surprenons l'infidelle, & vous allez juger,
S'il est encore Hérode, & s'il sait se venger.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la Reine évanouie ;
Le Roi, le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore,

SALOME.

Je crains le Roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,

Mais qui, toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens ?
Il me hait encor plus ; & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de ſon cœur :
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même.
Mon funeſte triomphe eſt encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haîne ;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCÈNE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

IL vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſûreté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & ſage irritant la colère,

Oſe ſe faire entendre entre la Reine & lui!
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez ſur vous-même.
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HÉRODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HÉRODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême, incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HÉRODE.

Mariamne me hait, c'eſt-là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié:
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas! plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire:
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis;
Je puniſſais ſur vous ſa haîne & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.

Je veux ſur-tout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimais, je déteſtais, j'adorais l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper,
Avant le coup mortel dont je dois te frapper.
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit; ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et, tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſur-tout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HÉRODE.

Je vois quel eſt ſon crime, & quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts; ſongez à votre offenſe.

HÉRODE.

HÉRODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Écartez cette idée : oubliez-la, Seigneur;
Calmez-vous.

HÉRODE.

Non, je veux la voir & la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi! Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue?

HÉRODE.

Ah! ne redoutez rien; ſa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidelle eſpère en mon amour;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir;
Je ne veux que la voir, l'entendre & la punir.
Ma ſœur, pour un moment ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCÈNE III.

HÉRODE, *seul.*

Tu veux la voir, Hérode! à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'es-tu pas outragé? Que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! Pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! Ah! lâche, indigne de règner,
Va soupirer près d'elle & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté si long-tems adorée.
Non, elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, & que mon cœur déteste.
Mais la voici, grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCÈNE IV.

MARIAMNE, HÉRODE, ÉLISE, Gardes.

ÉLISE.

REPRENEZ vos esprits, Madame; c'est le Roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HÉRODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Élise, soutiens-moi; mes forces s'affaiblissent.

ÉLISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HÉRODE.

Que lui dirai-je? ô cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reste
D'une vie à tous deux également funeste?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en sera doux,
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HÉRODE.

Oui, je me vengerai; vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-tems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé;
Lorſque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire?
Quel deſſein, quelle haîne a pu vous poſſéder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais, ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſile,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance;
Songez à tous ces Rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HÉRODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez, il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins qu'attachés l'un à l'autre
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre
Voilà mon cœur: Frappez. Mais, en portant vos coups
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HÉRODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe, ou ma haîne?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertune & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes?
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encore, en mourant par vos coups:
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné;
Ce cœur qui n'a point ſu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître;

Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

HÉRODE.

Qu'ai je entendu? quel charme, & quel pouvoir suprêm
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même?
Mariamne!..

MARIAMNE.

Cruel!

HÉRODE.

O faiblesse! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HÉRODE.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait: je me rends: banniſſez votre effroi;
Puisque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense.
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô Ciel! en est-ce assez, Amour?
C'est moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encor coupable?
Mariamne, cessons de nous persécuter;
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finissons à la fois ma douleur & la vôtre.

Commençons sur nous-même à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juste Ciel que j'implore,
Vous savez de quel sang la sienne fume encore.

HÉRODE.

Eh bien! j'ai fait périr & ton père & mon Roi;
J'ai répandu son sang pour régner avec toi.
Ta haîne en est le prix, ta haîne est légitime:
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? son trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te soupçonner;
Et l'effort des vertus est de me pardonner.
D'un trait si généreux ton cœur seul est capable:
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma faiblesse;
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux désordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne!..

MARIAMNE.

Ah barbare!

Un juſte repentir produit-il vos tranſports?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords?

HÉRODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haîne.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure...,

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLISE, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échaffaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HÉRODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!...

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez...

HÉRODE.

Tu veux ma mort! eh bien! je vais remplir ta haîne.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, soldats.

SCÈNE VI.

HÉRODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ÉLISE, Gardes.

SALOME.

Ah! mon frère, aux Hébreux ne vous présentez pas.
Le peuple soulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HÉRODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteste les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déjà sous vos yeux

HÉRODE.

Courons... Mais quoi ! laiſſer la coupable impunie !
Ah ! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie ;
Je veux, j'ordonne ; ... hélas ! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIAMNE, ÉLISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-VOUS, soldats; daignez laisser du moins
Votre Reine un moment respirer sans témoins.

(*Les gardes se retirent au coin du théâtre.*)

Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée!
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui semblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie.
O naissance! ô jeunesse! & toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a massacré mon père;

Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restait, on ose la flétrir!
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes ayeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang; défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu, c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'est-ce que je voi?

SCÈNE II.

MARIAMNE, SOHÊME, ÉLISE, AMMON, soldats d'Hérode, soldats de Sohême.

SOHÊME.

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre Reine;
Lâches, disparaissez. Soldats qu'on les enchaîne
(*Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, secondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.

A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée :
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage ;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage :
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis,
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire.
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime ; il le faut expier ;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHÊME.

Que faites-vous, hélas ! malheureuſe Princeſſe ?
Un moment peut vous perdre. On combat, le temps preſſe.
Craignez encore Hérode armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſais mon devoir.

SOHÊME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe ?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.

Je cours à ce Tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits...

SOHÊME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints....

SOHÊME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE,

Le devoir nous unit.

SOHÊME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHÊME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHÊME.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHÊME.

O courage! ô constance! ô cœur inébranlable!
Dieu! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous servir,
Et plus je vous promets de vous désobéir.
Votre honneur s'en offense, & le mien me l'ordonne.
Il n'est rien qui m'arrête, il n'est rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu sans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLISE, Gardes.

MARIAMNE.

MAIS il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le sang qu'on va répandre:
Épargnez mes sujets, épuisez tout sur moi:
Sauvez le Roi lui-même.

SCÉNE IV.

MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah ! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NARBAS.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appelons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,

Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son Prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, si, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur,
Si j'avais un moment souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.
Narbas, en ce moment le Ciel met dans mon sein
Un désespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le Roi, qui me soupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du Roi j'arrêterai les coups;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle;
Ses crimes m'exilaient, son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne; &, promte à l'écouter,
Je vais sauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez vous! dans quel désordre extrême?..

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas! c'est Hérode lui-même.

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

Ils se sont vus ! Ah Dieu !... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne souffrez pas...

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O justice éternelle !

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Et bien, braves soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils sont défaits ; les Hébreux sont soumis.
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HÉRODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte ; & tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la Reine atteſté l'innocence.

HÉRODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Était ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur ſur-tout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HÉRODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HÉRODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle,
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCÈNE DERNIÈRE.

HÉRODE, IDAMAS, NARBAS.

HÉRODE.

NARBAS, où courez-vous? Juſte ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HÉRODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets ſuperflus!

HÉRODE.

Quoi! c'en eſt fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HÉRODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à sa mémoire,
A sa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce sang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, son cœur n'était point infidèle.
Hélas ! lorsque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouse à mes yeux détestant son secours,
Volait pour vous défendre au péril de ses jours.

HÉRODE.

Qu'entends-je ? ah malheureux ! ah désespoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'est dans ce moment même,
Où son cœur se faisait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait pressé l'instant de son supplice.

HÉRODE.

O monstre, qu'à regret épargna ma justice !
Monstre, quels châtimens sont pour toi réservés ?
Que ton sang, que le mien... Ah ! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeste.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas ! vous apprendre le reste ?
Vos gardes de ces lieux ont osé l'arracher.
Elle a suivi leurs pas sans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & sans montrer de crainte;
La douce majesté sur son front était peinte.

La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoûtait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
On diſoit hautement, qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HÉRODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaud on a conduit ſes pas.
C'eſt-là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries:
« Cruel, a-t elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne, en mourant, ne pleure que ſur vous.
» Puiſſiez-vous, par ma mort, finir vos injuſtices!
» Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils;
» Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix ».
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante,
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber...

HÉRODE.

Tu meurs, & je respire encore !
Mânes sacrés, chère Ombre, épouse que j'adore,
Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ? Quoi ! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides ?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De ses sens il a perdu l'usage ;
Il succombe à ses maux.

HÉRODE.

Quel funeste nuage
S'est répandu soudain sur mes esprits troublés ?
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma sœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez ; vous n'osez vous approcher de moi !
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton Roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi suis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment sera-t il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur !

HÉRODE.

Oui : je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue ;
Toujours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins ;
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas ?

HÉRODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HÉRODE.

Quoi ! Mariamne eſt morte !
Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre ;
Cachez

Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi ! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez ce monſtre parricide ;
Armez-vous contre moi, ſujets qui la perdez ;
Tonnez, écraſez-moi, cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquième & dernier acte.

On a beaucoup regretté de très-beaux vers que M. de Voltaire a supprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à sa tragédie de Mariamne ; *on a cru devoir les restituer, en y joignant les principales variantes, &c.*

NB. Dans la *Mariamne* corrigée, telle qu'on vient de la lire, *Sohême*, Prince de la race des Asmonéens, a été substitué à *Varus*, Préteur Romain, Gouverneur de Syrie; & *Ammon*, confident de *Sohême*, à *Albin*, confident de *Varus*.

VARIANTES
SUR LA TRAGÉDIE
DE MARIAMNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

SALOME.

VOUS ne vous trompiez point; Hérode va paraître;
L'indocile Sion va trembler sous son Maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à son char;
Le favori d'Antoine est l'ami de César;
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

Mais c'en eſt fait, Madame ; il rentre en ſes États.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours ſûrs de lui plaire,
Reprendront, malgré vous, leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis, bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus...

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein ? Que prétendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le Roi....

SALOME.

Le Roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime ;
Miniſtre de ma haîne, il attend ſa victime ;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré son amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la sacrifie ; il prend de vous des loix ?

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le tems de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue avec inquiétude
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand, par mille détours assûrant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès ;
Quand je croyais son ame à moi seule rendue,
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue.
Un coup-d'œil renversait ma brigue & mes desseins.
La Reine a vu cent fois mon sort entre ses mains ;
Et si sa politique avait avec adresse
D'un époux amoureux ménagé la tendresse,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par son Roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance ;
J'ai su mettre à profit sa fatale imprudence.
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparé sa main.
Tu te souviens assez de ce tems plein d'alarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes
Apprit à l'Orient étonné de son sort,
Qu'Auguste était vainqueur, & qu'Antoine était mort.

Tu sais, comme à ce bruit nos peuples se troublèrent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.
Mon frère, enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa couronne avec son protecteur.
Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné ;
Songe à quel désespoir Hérode abandonné
Vit son épouse altière, abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le sang de son frère, & le sang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine.
Je saisis cet instant précieux à ma haîne :
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai son courroux, j'aigris son désespoir ;
J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.
Tu le vis, plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même instant sa facile colère
Déshérita les fils, & condamna la mère.
Mais sa fureur encor flattait peu mes souhaits :
L'amour qui la causait en repoussait les traits.
De ce fatal objet telle était la puissance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.
Je pressai son départ ; il partit, &, depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la Reine, il vit mieux son outrage :
Il eut honte en secret de son peu de courage :

De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette Reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que, dès long-tems en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute; &, dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain;
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire:
Mais avez-vous prévu ſi ce Préteur auſtère,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet État,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé:
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes États encore agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t-il que l'on oſe à ſa vue
Immoler une Reine en ſa garde reçue?

Je connais les Romains ; leur esprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez sur Hérode attirer la tempête ;
Dans leurs superbes mains la foudre est toujours prête.
Ces vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs droits
Et, sur-tout, leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non ; l'heureux Hérode à César a su plaire ;
Varus en est instruit, Varus le considère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
Mais, quoi qu'il fasse enfin, songeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma disgrace ;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si, passé ce moment
Je pourrai satisfaire à mon ressentiment ?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant, jusqu'au bout persévère ?
Je connais sa tendresse ; il la faut prévenir,
Et ne lui point laisser le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie ;
Leur courroux passager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains ;
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne ;
Et, si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous : il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter :
Je vais l'attendre ; allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCÈNE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL.

Suite de Varus.

VARUS.

SALOME & Mazaël semblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi.
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez ; mandez à votre Maître
Que ses cruels desseins sont déjà découverts ;
Que son Ministre infâme est ici dans les fers,
Et que Varus, peut-être, au milieu des supplices
Eût dû faire expirer ce monstre... & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter ;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur :
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes ;
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connaît, qu'il commande en ces lieux,
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux :
Allez, que Mariamne en Reine soit servie,
Et respectez ses loix, si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur . . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus ;
Obéiſſez, vous dis-je, & ne répliquez plus.

SCÈNE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AINSI donc ſans tes ſoins, ſans ton avis fidèle,
Mariamne expirait ſous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect ;
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puissiez vous seulement écouter en ce jour, &c.

. . . . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur, dont vous sentez la flâme,
Se déguise en vertu, pour mieux vaincre votre âme;
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ses appas.
Je l'aime; il est trop vrai, mon ame, toute nue,
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue:
Juge si son péril a du troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain si sévère,
Qui, parmi tant d'objets empressés à lui plaire,
N'a jamais abaissé ses superbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu sais que mon courage
A la seule vertu réserva son hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accrû du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur ;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains séduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il est vrai, leur indigne conquête ;
A leur joug odieux je dérobais ma tête ;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triste Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre ;
Et qu'Hérode à ses pieds, au milieu de cent Rois,
De son sort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeste à mon cœur, malheureuse contrée !
C'est-là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'univers était plein du bruit de ses malheurs ;
Son parricide époux faisait couler ses pleurs.
Ce Roi si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses exploits & par sa jalousie,
Prudent, mais soupçonneux ; vaillant, mais inhumain,
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.

Sur ce trône sanglant il laissait en partage
A la fille des Rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des Rois la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite.
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux;
Son devoir est sa loi; sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruise en un jour;
Non d'une passion, que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et, plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses États?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas! près du Sénat je l'ai servi moi-même.
Sans doute il a déjà reçu son diadême;

Et cet indigne arrêt, que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre, on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

Enfin vous le voyez, ma haîne eſt confondue.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-tems arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le Roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le Roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déjà reçu les funeſtes avis ;
Et Zarès, à ſon Roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes;
J'ai toujours craint du Roi les ſentimens ſecrets;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haîne implacable.
Il déteſte la Reine, il a juré ſa mort;
Et, s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance,
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haîne, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête:
La foudre gronde encore: un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne, à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haîne,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non; cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non; c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper;
Dans un piége plus ſûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,

Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrètement un frivole avantage,
Il ſuffit; c'eſt par-là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſur-tout les regards mercénaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais, la voici... Pourquoi faut-il que je la voie?

SCÈNE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .

Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé ſa vengeance :
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé ;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe :
Viens ; c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL.

ÉLISE.

Ah ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue :
. . . . . .
Varus, aux nations qui bornent cet État,
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.
Hélas ! grace à ses soins, grace à vos bontés même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir suprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce superbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même, aigri par vos refus...

MARIAMNE.

Chère Élise, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raisons, j'en demeure frappée :
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés :
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .

Elle veut que mes fils, portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguste, des Romains.

. . . . . .

. . . . . .

SCÉNE V.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE,

MARIAMNE.

. . . . . .

. . . . . .

Loin de ces lieux sanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône;
Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,

Que sur mes ennemis son bras s'appesantisse :
C'est assez que mes fils, témoins de sa justice,
Formés par son exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des Maîtres des humains.

. . . . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides assurés,
Jusques sur vos vaisseaux dans Sidon préparés.

. . . . . .

Je ne m'attendais pas, que vous dussiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . . . .

Ma constante amitié respecte encor Varus.

. . . . . .

SCÈNE VI.

VARUS ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de visage!

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je suis consumé,
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne;
Je la sens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité!

Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faibleſſe.
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs?
Quel eſt votre deſſein?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!
Que je déſobéiſſe aux loix qu'elle me donne!
Non, non: mon cœur encore eſt trop digne du ſien;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes tyrans elle aille auprès d'Auguſte;
Sa fuite eſt raiſonnable, & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCÈNE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

AVANT que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . . . .

La Reine en ce moment est-elle en sûreté?
Et le sang innocent sera-t-il respecté?

IDAMAS.

. . . . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.

Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours:

. . . . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir;
Le Sénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

SCENE

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . . . .

MAZAEL.

SEIGNEUR, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HÉRODE.

Quoi! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monstre ne paraisse.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laisse.
Ciel! qui pourra calmer un trouble si cruel?...
Demeurez, Idamas; demeurez, Mazaël.

SCÈNE V.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS.

HÉRODE.

Eh bien! voilà ce Roi si fier & si terrible,
Ce Roi dont on craignait le courage infléxible,
Qui sut vaincre & régner, qui sut brisер ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers!

. . . . . .

(*A Mazaël.*)
Sortez... Termine, ô ciel! les chagrins de ma vie.

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

Eh bien! vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HÈRODE.

Madame, il n'est plus tems d'appesantir mes maux.

. . . . . .

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS (je l'avoûrai) plus heureuse apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . . . .

SCÈNE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point ; mais sauvez votre vie ;
Prévénez de Varus l'indiscrète furie :
Ce superbe Préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HÉRODE.

Ah ! ma sœur, à quel point ma flamme était trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain ?

. . . . . .

Mais..Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur ?

SALOME.

Il la conseillerait ; n'en doutez point, Seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore ;
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les Rois a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut règner.

Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie.
Tout condamne la Reine, & tout vous juſtifie.

. . . . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCÈNE SIXIÈME.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . .

. . . . . .

IDAMAS.

MAIS le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe...

BRUTUS,

TRAGÉDIE;

Repréſentée, pour la première fois, le 11 Décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

Cette Tragédie de Brutus *fut jouée, pour la première fois, en* 1730. *C'eſt, de toutes les pièces de notre Auteur, celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations; elle ne fut jouée que ſeize fois; & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.*

DISCOURS
SUR LA TRAGÉDIE.
A MILORD BOLINGBROOKE.

De la rime, & de la difficulté de la versification Française. Tragédies en prose. Exemples de la difficulté des vers Français. La rime plaît aux Français, même dans les comédies. Caractère du théâtre Anglais. Défaut du théâtre Français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaison du* Manlius *de M.* de la Fosse, *avec* la Venise *de M.* Otway. *Examen du* Jules-César *de* Shakespear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienséances & unités. Cinquième acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du spectacle dans la tragédie. Conseils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, Milord, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très-éclairés,

& d'excellens esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage. Mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est née en Angleterre. Vous vous souvenez que, lorsque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en prose Anglaise le premier acte de cette pièce, à-peu-près tel qu'il est aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce sujet, qui de tous est peut-être le plus convenable à votre théâtre [1]. Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentimens. Souffrez donc que je vous présente *Brutus*, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ*; à vous qui me donneriez des leçons de Français aussi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de

[1] Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée*; mais c'est un ouvrage ignoré, qu'on ne représente jamais à Londres.

penſer : car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage ; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, Milord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie Françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en Anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant ; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée ; il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que, pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poéſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſur-tout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers

les uns ſur les autres, & de créer, dans le beſoin, des termes nouveaux, qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poëte Anglais, diſais-je, eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime; elle eſt eſſentielle à la poéſie Françaiſe. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions: nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très-rare: nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves: nos céſures & un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification; la rime eſt donc néceſſaire aux vers Français. De plus, tant de

grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autre; & je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir; qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public : je viens diminuer votre plaisir. Si, au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Véronèse*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres? On est accoutumé dans les fêtes, à des danses & à des chants : serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, & de plus toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte, sans discontinuer, toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraisse toujours libre: & nous ne reconnoissons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé *Regnier Desmarais*, de l'Académie Française, & de celle de *la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit *Anacréon* en Italien avec succès; & ses vers Français sont, à

l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux-esprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pu être supportables en leur langue!

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre, & quels reproches me fait souvent le savant Evêque de Rochester sur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous imposons de gaieté de cœur. Mais soyez persuadé, Milord, que, plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon-mot en vers en est retenu plus aisément: les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose; & qui dit *Vers* en Français, dit nécessairement des vers rimés: en un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, & qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, Milord, hasarder sur le théâtre Français des vers non rimés tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, (& je l'avoue) que le théâtre Anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie; mais en récompense, dans ces piéces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action & du style, cette élégance, & toutes ces finesses de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre Français depuis le grand *Corneille*. Mais vos pièces les plus irrégulieres ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies estimées, qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la représentation d'un évènement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres: *Un Critico del nostro Pastor fido disse che quel componimento*

era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali ; credo , ſe viveſſe , che direbbe delle tragedie Franceſe che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami. J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage.*

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable [1]. Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les Anciens, ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſur-tout que les acteurs

[1] Enfin ces plaintes réïtérées de M. *de Voltaire* ont opéré la réforme du Théâtre en France, & ces abus ne ſubſiſtent plus.

ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité du lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'Ombre de *Pompée*, ou le Génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon-mot ? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie : « Heureux jeune-homme, tu es mort pour » ton pays ! O mes amis ! laiſſez-moi compter » ces glorieuſes bleſſures. Qui ne voudrait » mourir ainſi pour la patrie ? Pourquoi n'a- » t-on qu'une vie à lui ſacrifier ?.... Mes » amis, ne pleurez point ma perte, ne regret- » tez point mon fils ; pleurez Rome ; la mai- » treſſe du monde n'eſt plus. O liberté ! ô ma » patrie ! ô vertu ! &c ». Voilà ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus d'une ville d'Italie.

Mais si nous hasardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui se récrie ; & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit son sujet de la pièce Anglaise de M. *Otway*, intitulée, *Venise sauvée*. Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du Marquis de *Bédemar*, écrite par l'Abbé de *Saint-Réal* ; & permettez-moi de dire en passant, que ce morceau d'histoire, égal peut-être à *Salluste*, est fort au-dessus de la pièce d'*Otway* & de notre *Manlius*. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur Français à déguiser, sous des noms Romains, une aventure connue, que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un Ambassadeur Espagnol s'appelât *Bédemar*, & que des conjurés eussent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot* ; cela seul en France eût pû faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les Conjurés. *Renaud* prend

leur ſerment, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de *Saint-Réal*. *Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons ; & notre vie ſera bien-tôt funeſte aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur Français ? Il a craint de haſarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud*, ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux Conjurés. Ne ſentez-vous pas par ce ſeul expoſé combien cette ſcène Anglaiſe eſt au-deſſus de la Françaiſe, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe ?

Avec quel plaiſir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules-Céſar*, qui, depuis cent cinquante années, fait les délices de

votre nation ? Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siécle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le Latin, & qui n'eut de maître que son génie; mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus*, tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, *qu'il sache que* Brutus *ne l'était pas moins. Oui, je l'aimais, Romains; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* César *vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort ?* César *était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude ? S'il en est un seul, qu'il*

parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé. Y a-t-il quelqu'un aſſez infâme pour oublier qu'il eſt Romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.

CHŒUR DES ROMAINS.

Perſonne ; non, Brutus, *perſonne.*

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui, n'ayant point eu de part au châtiment de* Céſar, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.*

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus ; *vivez à jamais.*

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus*

avait inspiré sa rigueur & sa barbarie. *Antoine*, par un discours artificieux, ramène insensiblement ces esprits superbes; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *César*, & se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fît paraître sur leur théâtre un chœur composé d'artisans & de plébéiens Romains; que le corps sanglant de *César* y fût exposé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues. C'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolite*, brisé par sa chûte, vient compter ses blessures & pousser des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ses accès de souffrance; un sang noir coule de sa plaie. *Œdipe*, couvert du sang qui dégoutte encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de

Clytemneſtre, que ſon propre fils égorge; & *Électre* crie ſur le théâtre: *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. Prométhée* eſt attaché ſur un rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'Ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hûrlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies Grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien que les Tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur; & le dégoûtant & l'incroyable, pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du tems d'*Eſchyle*, comme à Londres du tems de *Shakeſpear*; mais parmi les grandes fautes des poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſingulières beautés; & ſi quelques Français, qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient qu'une roſe ne peut

peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si sur-tout les Anglais ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans *Shakespear*, & dans ses successeurs, qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui, bien ménagées, représentées avec art, &, sur-tout, adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne nous doutons pas.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Du moins, que l'on me dise pourquoi il est permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de se tuer, & qu'il leur est défendu de tuer personne ? La scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'*Atalide*, qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de *César* ? Et si le spectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de son père, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain ; si ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance Française ; si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c, sont des loix qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme pes règles fondamentales du théâtre, qui sont

les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace du tems, & du lieu convenables. Demandez, àquiconque aura inſéré dansu ne piéce trop d'évènemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne-foi, il vous dira qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa pièce d'un ſeul fait; & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui haſarderait un ſpectacle horrible ſur le théâtre; il ne choquerait point la vraiſemblance; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action, qui, ſans un ſtyle ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille* dans ſa *Rodogune.* Il fait paraître une mère, qui, en préſence de la Cour & d'un Ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils

& ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main ; elle leur préſente la coupe empoiſonnée, & ſur leur refus & leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpear*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des Ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée ; à-peu-près comme les détails de batailles, qui, étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule pièce où M. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice & des prêtres

qui l'environnent, une Reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ſerait qu'un décorateur, & non pas un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de *Montezume* à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare; *Montezume* paraiſſait avec un habit ſingulier; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit Grands de ſa Cour, proſternés le viſage contre terre: *Montezume* commençait la pièce en leur diſant:

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma: mais voilà tout ce

qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, je l'avoue, que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène Françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Œdipe* un chœur de Thébains, qui diſait ;

O mort, nous implorons ton funeſte ſecours ;
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours :

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Pères de Rome, qui, ſans doute, devraient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux :

les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, au charme des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le théâtre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à M. *Addiſſon*, votre ſucceſſeur dans le Miniſtère ; cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni aventure romaneſque dans le quatrième livre de *Virgile*; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres, qui ont tous dit les mêmes choſes

que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux :*

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice, ont fait valoir ſur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de repréſentations que *Cinna* & *Britannicus ;* mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes ; au lieu qu'on ſait une partie de *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes ; l'ouvrage, & tous ceux qui lui reſſemblent, ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudiſſent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie, dont le titre eſt JUNIUS BRUTUS ?

pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambaſſadeur ?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendreſſe ; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière ?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé ; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le théâtre, ſoit tragique, ſoit comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines ; l'ambition d'un Prince eſt repréſentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois : ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre :* de même l'amour vous amuſe dans un roman, & il vous tranſporte dans la *Didon* de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel,

que dans l'*Enéïde;* il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal-à-propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement haſardé cette paſſion ſur le théâtre d'Athènes; premièrement, parce que, leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi, le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui, de toutes, eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſième raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes; les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guères entendu leurs intérêts, ni connu leur

auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, pièce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitait, d'un ton ſéduiſant, l'*Éſopus* [1] du dernier ſiècle.

Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la paix;
Que, par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

---

[1] Le comédien *Baron*.

Dans votre *Veniſe ſauvée*, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *un buton' d.*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du théâtre tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la pièce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres, qui ſont toutes trop longues; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement tragique, regardée comme une faibleſſe, & combattue par des remords; il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'eſt pas invincible: ſans cela, ce n'eſt plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'eſt à vous, Milord, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent ſur-tout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je ſuis peut-être un de ceux

qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès ; & ſi les ſentimens que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſapprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS, } Consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, Ambassadeur de Porsenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, Tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

La scène est à Rome.

BRUTUS,

TRAGÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, LES SÉNATEURS.

(*Le Théâtre repréſente une partie de la maiſon des Conſuls ſur le mont Tarpéïen ; le temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les Sénateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars.* Brutus & Valerius Publicola, *Conſuls, préſident à cette aſſemblée : les* Sénateurs *ſont rangés en demi-cercle. Des* Licteurs, *avec leurs faiſceaux, ſont debout derrière les* Sénateurs.)

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & nos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en maître,

Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un Ambaſſadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Étrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome, aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'État;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,

Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité....
Rome, n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les Rois; ce sont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère:
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains.
Accoutumons des Rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la République;
Attendant que, du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous sommes,
Et l'esclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au Sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

(*Les Sénateurs se lèvent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.*)

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat passer à votre avis.

Rome & vous, l'ordonnez : à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise ; & puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.
(*A Brutus.*)
C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts :
C'est vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté soutenez la querelle ;
Brutus en est le père, & doit parler pour elle.

SCÈNE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs, & d'*Albin *son confident ; il passe devant les Consuls & le Sénat, qu'il salue, & il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS, & vous, Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis ;
De voir tous ces héros, dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,

Aveugle dans sa haîne, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, règne & sert en un jour;
Dont l'audace.....

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux, que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison, qu'on prépare à la cour d'Étrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat Romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet État s'expose,
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous:
C'est en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois, avec regret, sa valeur & son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chûte plus belle;
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah! ne refusez plus une paix nécessaire.
Si du peuple Romain le Sénat est le père,
Porsenna l'est des Rois que vous persécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs si redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes autels,

Où jadis, atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidèle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien:
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidèle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ſerait vrai que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme eſt ſans erreur, & quel Roi ſans faibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir,
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir?

Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans ; leurs juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'État au-lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems : chaque État à ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres ;
Et, de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême :
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes Rois ;

Ils nous ont apporté, du fond de l'Étrurie,
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

(*Il se lève.*)

Pardonnez-nous, grands Dieux! si le peuple Romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières,
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs, a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

(*Les Consuls descendent vers l'autel, & le Sénat se lève.*)

O Mars! Dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles;
Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos sermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître,
Qui regrettât les Rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens:
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre.

ARONS, *avançant vers l'autel.*

Et moi, sur cet autel, qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains,
Pour mieux braver son père & tous les Souverains?
Que dis-je? tous ces biens, ces trésors, ces richesses,
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés?
Est ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, *se tournant vers* ARONS.

Vous connaissez bien mal & Rome & son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de domter les Rois qui les possèdent.
Prenez cet or, Arons; il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le Sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la mollesse,
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse.
Mais je sais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A son sexe, à son âge, & sur-tout au malheur.

Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une ſecrète joie.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haîne de Rome & le courroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour; ce tems doit vous ſuffire:
Ma maiſon cependant eſt votre ſûreté;
Jouiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce ſoir, à Porſenna reportez ma réponſe.
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat Romain.
(*Aux Sénateurs.*)
Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête;
Suſpendons ces drapeaux, & ces dards tout ſanglans,
Que ſes heureuſes mains ont ravis aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toujours, plein du même courage,
Mon ſang, digne de vous, vous ſervir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainſi, contre nos ennemis,
Le Conſulat du père, & les armes du fils.

SCÈNE

SCÈNE III.

ARONS, ALBIN;

Qui ſont ſuppoſés être entrés de la ſalle d'audience dans un autre appartement de la maiſon de Brutus.

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet eſprit d'un Sénat qui ſe croit invincible ?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'eſclavage
Amolliſſait leurs mœurs, énervait leur courage ;
Leurs Rois, trop occupés à domter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix.
Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Étouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde :
Affranchiſſons la terre : & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.

Meſſala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?.....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre.
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur,
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien! l'or de Tarquin, les préſens de mon Roi,
Des Sénateurs Romains n'ont pu tenter la foi?

Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?
Ces fiers patriciens sont-ils autant de Dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils sans passion, sans intérêt, sans vice?

MESSALA.

Ils osent s'en vanter; mais leur feinte justice,
Leur âpre austérité, que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que la soif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême:
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisans de patrons & de pères,
Ils affectent des Rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & sous le joug des grands,
Pour un Roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en est-il d'assez sage,
Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?

MESSALA.

Peu sentent leur état : leurs esprits égarés
De ce grand changement sont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les Rois, pense être Roi lui-même.
Mais, je vous l'ai mandé, Seigneur; j'ai des amis,
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis;
Qui, dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles;

Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les États.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'espère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils sont prêts à tout faire:
Tout leur sang est à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats.
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas,
Pour venger un tyran, qui ne les connait pas.
Tarquin promet beaucoup; mais, devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands, dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain, dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter sur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul impose à ce peuple volage;
Un chef assez puissant, pour obliger le Roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi;
Ou si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus..

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices ?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur.
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure :
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure,
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit ;
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire ;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un conſul, un père, & la haîne des Rois,
Et l'horreur de la honte, & ſur-tout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur:
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens, & du cœur d'un seul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!
(*A Albin.*)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.
(*A Messala.*)
Entrons chez la Princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science:
Je lirai dans son ame, & peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente, ou est supposé représenter un appartement du palais des Consuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON; c'est trop offenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offense & me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand-homme!
Comment avez-vous pu dévorer si long-tems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,

Éteignait-elle en vous de si chers sentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïssez vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport, je hais avec furie:
Je suis extrême en tout, je l'avoue; & mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, & connait son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais; (ton courage eut part à ma victoire:)
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire:
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour & ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce Conſeil de Rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me refuſe un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang:
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève; hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait: elle partait; mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je ſortais d'eſclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des Rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix!
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour-à-tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien! fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens,

Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir, victime de l'État,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat!
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haîne ou sa vertu?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères:
Sa haîne désormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous.....
Pardonnez; vous savez, quel est son héritage;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.

Je m'emporte, Seigneur: mais si, pour vous servir,
Si, pour vous rendre heureux, il ne faut que périr;
Si mon sang....

TITUS.

Non, ami: mon devoir est le maître.
Non; crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue; il est vrai, ce dangereux poison
A, pour quelques momens, égaré ma raison;
Mais le cœur d'un soldat sait domter la molleſſe;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'Ambassadeur;
Cet honneur qu'il vous rend....

TITUS.

Ah! quel funeste honneur!
Que me veut-il? C'est lui qui m'enlève Tullie;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet État,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,

Ce bras qui venge Rome, & soutient son païs,
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguste,
Et d'un autre adversaire, & d'un parti plus juste!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé!
Il est, il est des Rois (j'ose ici vous le dire)
Qui mettraient en vos mains le sort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur;
Lui, qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, Seigneur, & mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point, si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, & n'a rien qu'il déguise.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle:

Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour, & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chère:
Quoique né ſous un Roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un État qui paſſe en République?
Vos loix ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur:
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages;

Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Étale auprès d'un Roi ses dons les plus flatteurs.
Il récompense, il aime, il prévient les services;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, & le reste vous sert.
Ébloui d'un éclat qu'il respecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux;
Et les sévères loix se taisent devant nous.
Ah! que, né pour la cour, ainsi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait....

TITUS.

J'ai vu sa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et, son premier esclave, être tyran sous lui.
Grace au ciel! je n'ai point cette indigne faiblesse;
Je veux de la grandeur, & la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéir:
Je combattrai vos Rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance:
Mais songez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils & son malheur,

Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS, *en se détournant.*

Sa fille? Dieux! Tullie? O vœux infortunés!

ARONS, *en regardant Titus.*

Je la remène au Roi, que vous abandonnez:
Elle va loin de vous, & loin de sa patrie,
Accepter pour époux le Roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son État.
J'espère que bientôt ces voûtes embrâsées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écrâsées,
Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu!... mais non; ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour,
Insulter aux projets d'un téméraire amour.

J'aurais pu l'épouser, lui consacrer ma vie !
Le ciel à mes desirs eût destiné Tullie !
Malheureux que je suis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole ;
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple, raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces Rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir ;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant.

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.

Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCÈNE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRÊTEZ, Meſſala ; j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur ?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître ;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.

Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui :
Allez lui commander de partir aujourd'hui ;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout : mon fils avec vous eſt lié ;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice, il eſt ſans défiance :
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire ;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit ; mais ſur-tout il doit aimer les loix ;
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge ;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption ;
Le prix de la vertu serait héréditaire ;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus !
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire ;
Étouffez dans son cœur un orgueil insensé :
C'est en servant l'État qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple :
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme :
Le flatter, c'est le perdre, & c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le suivre aux combats ;
J'imitais sa valeur, & ne l'instruisais pas.

J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bien-tôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs ;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCÉNE V.

MESSALA, *ſeul.*

Il n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juſte eſpérance ;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence ;
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous, dans le camp, réglé l'heure fatale?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale ?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi, par nos conjurés,
Les remparts, cette nuit, ne nous ſont point livrés ?
Tarquin eſt-il content? Crois-tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe ?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux ;

Ou demain ſous ſes loix Rome ſera rangée :
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un Roi, ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à domter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

(*A Albin.*)

Allez, j'attends ici la Princeſſe en ſecret.

(*A Meſſala.*)

Meſſala, demeurez.

SCÈNE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien ! qu'avez-vous fait?
Avez vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop préſumé : l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;

Cependant (qui l'eût cru?) la liberté l'emporte.
Son amour est au comble, & Rome est la plus forte.
J'ai tenté, par dégrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de Roi Rome imprime en son cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé sévère;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère;
De son entretien même il m'a soudain privé;
Et je hasardais trop, si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA,

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère:
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déjà gagné Tiberinus?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-tems
De son frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces solemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui, dans son ame aigrie,
Échauffent le poison de sa secrète envie.
Cependant que Titus, sans haîne & sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,

Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble, en l'embraſſant, l'accabler de ſa gloire ;
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſu peindre à ſes yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême ;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler ;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale ?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins ;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains,
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre, avec ſon appui ; ſans lui, trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du trône avec Tullie un aſſuré partage ?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur ;
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.

Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'âme,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encore, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours & tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon Roi;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

(*Tullie entre. Meſſala ſe retire.*)

SCÈNE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon père, & changez ſon deſtin !
(*Elle lit.*)
« Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre :
» Le vainqueur de ſon Roi peut en être l'appui.
» Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
» Un ſceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie ;
» Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuſer le Roi de Ligurie ;
» Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux ».
Ai-je bien lu ?... Titus ?... Seigneur... eſt-il poſſible
Tarquin, dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait ?.. mais d'où ſait-il ?.. & comment ?.. Ah ! Seigne
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur ?
Épargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe ;
Ne tendez point de piège à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame ; à Tarquin je ne ſais qu'obéir,
Écouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.

Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jetez sur eux.
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire,
Que le ciel veut par vous relever cet Empire;
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, & serais à Titus!
Seigneur, il se pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, Princesse.
Pour le sang de ses Rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité,
De son cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri son courage;
Il penche vers son Prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouir, peut voir un diadême,
Présenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui.
De l'ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome, & son Dieu tutelaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cause d'un père, & le sort des Romains.

SCÈNE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIEL! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé : tout change ; & ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.
(*A Algine.*)
Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore :
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais... n'écouté-je point un espoir trop flatteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...
(*Algine sort.*)
Cependant ce changement extrême...
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu ;

La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir ſa couronne!
De Titus & de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'État va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis; Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas ſervir, ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber, ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton Roi.

SCÈNE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous;
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Et! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir?

Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux ;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi ! je ne ſerais plus l'objet de votre haîne !
Ah ! Princeſſe, achevez ; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

(*Tandis qu'il lit.*)

Je puis donc me flatter... mais quel regard ſévère !
D'où vient ce morne accueil, & ce front conſterné ?
Dieux !...

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné.
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache ;
Et, pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,

A trahir Rome, ou vous; & je n'ai déformais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême;
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime!
Je ne m'en cache plus : un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir !
Que m'oſes-tu parler de malheur & de crime ?
Ah ! ſervir des ingrats contre un Roi légitime,
M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits;
Ce ſont-là tes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puiſſance.
Choiſis de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien ? crains-tu de me l'apprendre ?
Parle; oſe mériter ta grace ou mon courroux.
Quel ſera ton deſtin ? ...

TITUS.

D'être digne de vous,

Digne encor de moi-même, à Rome encor fidèle;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah! pardonnez, Princeſſe:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois, quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encore à toi.

TITUS.

Eh bien! ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des Rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains, vaincus en généroſité,
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi, j'irais trahir!...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare ;
Non ; toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père & ſes droits abſolus.
Je ſais... que je vous aime... & ne me connais plus.

TULLIE.

Écoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en eſt-il donc ſans moi ?

TITUS.

Nous ſommes ennemis... la nature, la loi
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE

Nous, ennemis ! ce nom peut ſortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir ;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCÈNE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS, *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos Dieux domeſtiques;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir:
Je vous privai d'un père, & dus vous en ſervir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin;
Et que ce grand exemple, où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des Rois, & le bonheur du monde.

(*A Arons.*)

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la porte ſacrée.

TITUS, *éloigné.*

O de ma paſſion fureur déſeſpérée!

(*Il va vers Arons.*)

Je ne ſouffrirai point; non... permettez, Seigneur...

(*Brutus & Tullie ſortent avec leur ſuite. Arons & Meſſala reſtent.*)

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

(*A Arons.*)

.... Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me preſſe;
Il me faut ſuivre ici Brutus & la Princeſſe;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort, qui nous as rejoints, & qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait, Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impose!
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples, que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour, dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerai mon père à ses tyrans cruels!
Et quel père! Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain :
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous ſerez Roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome ;
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés ; libres, mais ſous des maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des Rois.
Rome n'a point pour eux une haîne immortelle ;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur-elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple & la haîne & l'amour,
Qu'on craint en des États, & qu'ailleurs on deſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon Roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi ?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

MESSALA.

Eh bien! apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! Parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il ſert Rome & ſon Roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!... perfide!... écoutez: mon cœur, long-tems ſéduit,
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère:
Mais plutôt votre ſang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite en voulant vous ſervir.

Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante ;
Et, leur tête à la main, demandez au Sénat,
Pour prix de vos vertus, l'honneur du consulat ;
Ou moi-même, à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux ! ou crains mon désespoir.

SCÈNE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR Toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la Princesse.

TITUS.

... Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome ! ô Dieux de ma patrie !
Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole ?
A vous, ingrats !... allons...
(*A Messala.*)
Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie: Arrête, ingrat, arrête;
Tu trahis ton pays.... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime,
Dieux! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux!

J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte, & mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux Rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoûtez, au moins, que, parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés;
Je reſpecte, en partant, vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra; c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCÈNE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir.
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sais; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie & mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ses pas.
Je prétends que dans Rome elle reste en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien! c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudesse;

Dis-leur que l'intérêt de l'État, de Brutus...
Hélas! que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proie,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah! ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, & Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je sais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien! guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Regnez donc en tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens, qu'a sauvé mon courage;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préservent les Dieux!
La nature te parle, & sa voix m'est trop chère;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Rassure-toi; Brutus est désormais le mien;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien:
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage;
Je serai dans tes mains, sa fille, son ôtage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais sous un autre nom n'est-il pas Roi lui-même?

Son règne eſt d'une année, & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore;
Achéve, parle, ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haîne: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer, loin de Rome, entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin. Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maitreſſe;
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets, au moins, était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux;

Je jure à tous les dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais...

TITUS, *l'arrêtant.*

Non, Madame; il faut vous satisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire:
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne goûte point dans mon désordre extrême,
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler;
Et, qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous regnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul; oui, je te le confesse:
Mais, malgré ton amour; mais, malgré ma faiblesse,
Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui se repentirait d'avoir servi son maître,
Que je fais Souverain, & qui rougit de l'être.

Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux regner.
L'ambassadeur m'attend ; consulte, délibère ;
Dans une heure, avec moi, tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais...

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me suivant plus loin, tu hasardes ta tête,
On peut te soupçonner : demeure, adieu ; résous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCÈNE IV.

TITUS, *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome est asservie.
Reviens regner sur elle, ainsi que sur ma vie ;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner ;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala. Ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maitresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE

SCÈNE V.

TITUS, MESSALA,

TITUS.

SERS ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Viens, ſuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur Roi.
Ne perdez point de tems, déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jeté.

(*Le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je? c'eſt mon père.

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIENS, Rome est en danger; c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le Sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une seconde fois va sauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va; mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!...

BRUTUS.

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le sort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel désordre affreux de son ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux !
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux !
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoie eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'État & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un héros ; ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encore, & ſans Roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCÈNE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on se retire.

BRUTUS, *à son fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Messala sortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je!

VALERIUS.

On conspire.
Je n'en saurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partisans des Rois & de la tyrannie,

Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'État,
Ardens à déſunir le peuple & le Sénat.
Meſſala les protège; &, dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs, en nous voyant, ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidèle
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend :
Allons; c'eſt les trahir que tarder un moment.
(*A Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende, ſur-tout, la porte Quirinale;
Et que la terre avoue, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les Rois.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, LES SÉNATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus ; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient ; c'en était fait : Tarquin
Rentrait, dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contre elle, & servaient les tyrans ;
Messala conduisait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.

(*En montrant l'Esclave.*)

Il a prévu le crime, & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre, arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit.

J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidelle arrachât ſes complices.
Mes Licteurs l'entouraient; quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard, qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être:
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance; il ſe frappe, & le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais, quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains; point de grace aux perfides:
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

(*A l'eſclave.*)

Et toi dont la naiſſance, & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dut faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conſervée;
Et, prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.

Mais qu'eſt-ce que j'entends? quelle rumeur ſoudaine?..

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il?...

SCÈNE II.

BRUTUS, les SÉNATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les Rois dans leurs miniſtres?
Vos licteurs inſolens viennent de m'arrêter;
Eſt-ce mon maître, ou moi, que l'on veut inſulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'Ambaſſadeur d'un Roi!...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus:

Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime;
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais Ambassadeurs, interprètes des loix,
Sans les déshonorer, savent servir leurs Rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfaisans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître;
Mais si tu veux, au moins, rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des loix de cet État,
Comprends l'esprit de Rome, & connais le Sénat.
Ce peuple auguste & saint fait respecter encore
Les loix des nations que ta main déshonore;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi;
Et montre, en ta personne, aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCÈNE III.

LES SÉNATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

EH bien? Valerius,
Ils sont saisis, sans doute; ils sont au moins connus?
Quel sombre & noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le préfage?
Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS, *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus! mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;

Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux.
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entends-je ?

VALERIUS.

Reprenez cette liſte terrible,
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble... Ciel! Titus !

(*Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur & d'alarmes:
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conſcrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, & juſques dans mon flanc
Recherchez, ſans pitié, la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCÈNE IV.

BRUTUS, *seul.*

GRANDS Dieux, à vos décrets tous mes vœux sont soumis
Dieux, vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui, par mes mains, fondiez sur la justice,
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah ! que Tibérinus, en sa lâche furie,
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie;
Le coup en est affreux ; le traître était mon fils.
Mais, Titus ! un héros, l'amour de son pays,
Qui, dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu, par un triomphe, honorer sa victoire !
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains;
L'espoir de ma vieillesse, & celui des Romains !
Titus ! Dieux !

SCÈNE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reste est condamné;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le Sénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie!

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... Pardonnez, si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien?..

VALERIUS.

Tullie, au moment même,
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des supplices,
Que, sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reste infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais, tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie, en expirant, a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime;
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCÈNE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON; plus j'y pense encore, & moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.
Pour son père & pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser; mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste;
Qu'il soit coupable, ou non, de ce complot funeste,
Le Sénat indulgent vous remet ses destins;
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains.
Vous saurez à l'État conserver ce grand-homme;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis Consul de Rome.

SCÈNE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'est Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans!
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus,
Parle: ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu;
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore;

Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle:
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang, en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage!
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haîne, un instant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,
(*Il ſe jette à genoux.*)
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins: mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul, me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords;
Que vous l'aimiez encore, & que, malgré ſon crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon païs!...
Proculus..... A la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe:
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Viens embraſſer ton père: il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point: ſois plus Romain que moi;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr digne encor de mon père.
(*On l'emmène.*)

SCÈNE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat, dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler....

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, & l'osez consoler!
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons; que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCÈNE DERNIÈRE.

BRUTUS, PROCULUS, un SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

SEIGNEUR...

BRUTUS.

Mon fils n'est plus?

LE SÉNATEUR.

C'en est fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit... Rendons graces aux Dieux.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA MORT
DE
CÉSAR,
TRAGÉDIE.

LETTERA

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNOR

ABATE FRANCHINI,

Inviato del Gran DUCA DI TOSCANA a Parigi.

IO non so per che cagione coteſti Signori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia, come e' dicono. Ella nò che non ſene maraviglia punto; la qual pur ſa à che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m'abbia potuto trovare in queſta campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi ſi gode una vita condita dà piaceri della mente; e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè Lambert *nè* Molière. *Io do l'ultima mano à miei* Dialoghi, *i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi, così della bella* Emilia, *come del dotto* Voltaire; *e quaſi direi allo ſpecchio di eſſi io vò ſtudiando i bei modi della culta converſazione che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dira ella, ſe dal fondo di queſta*

provincia io le manderò cosa che dovriano pur tanto desiderare cotesti Signori inter beatæ fumum & opes strepitumque Romæ? *Questa si è il* Cesare *del nostro* Voltaire *non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autore suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione a che si può recare il teatro tragico Francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto à coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con* Cornelio *e* Racine, *e nulla sanno immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo* Scarlatti, *o nella strumentale dopo* Corelli. *Pur nondimeno il* Marcello *ed il* Tartini *ne han fatto sentire che vi avea, così nell' una come nell' altra, alcun termine più là. In tanto chè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti, se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di* Giulio Cesare *monstrerà* nescio quid majus, *quanto al genere delle tragedie Francesi. Che se la tragedia, a distinzione della commedia, è la imitazione d'un' azione che abbia*

abbia in se del terribile e del compassionevole, è facile a vedere, quando questa che non è intorno a un matrimonio o a un amoretto, ma che è intorno a un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie Francesi, e monti, dirò così, soprà un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto mores hominum multorum & urbes *per sapere che i più bei ragionamenti del mondo sene vanno quasi sempre con lo peggio, quando egli hanno a combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende, fino alle provincie scientifiche. L'amore, che è signor dispotico delle scene Francesi, vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non sò come una tragedia dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono* Mitridate *fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono* Cesare *medesimo, che, novello* Orlando, *si vanta di aver fatto giostra con* Pompeo *in Farsaglia*

per i belli occhi di Cleopatra. *E forse che il* Cesare *del* Voltaire *potrà correre la medesima fortuna a Parigi, che* Temistocle, Alcibiade *e quegli altri grandi nomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra, e sbanditi a un tempo medesimo della patria loro.*

Come sia, il Voltaire *ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro Inglese, e segnalatamente* Shakespear *uno de' loro poëti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili,* faults innumerable and thoughts inimitable. *Del che il suo* Cesare *medesimo ne fà pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poëta ha fatto quell' uso di* Shakespear *che* Virgilio *faceva di* Ennio. *Egli ha espresso in Francese le due scene ultime della tragedia Inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di* Burro *e di* Narciso *con* Nerone *nel* Britannico, *due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi sa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di* Shakespear, *questa tragedia non sia per piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghiltera sono rivali nella politica, nel com-*

mercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria, fluctibus undæ.

E si potrebbe dare il caso la poesia Inglese fosse accolta a Parigi allo stesso modo della filosofia che è stata loro recatà dal medesimo paese. Ma certo dovranno sapere i Francesi non picciolo grado a chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnasso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che ad imitare gl' Inglesi s'è fatto il nostro poëta, come colui che ha trasportato nel teatro di Francia la severità delle loro tragedie senza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga superato Addisono, *il quale nel suo* Catone *ha monstrato a' suoi non tanto la regolarità del teatro Francese, quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochissimi drammi moderni, in cui lo stile sia veramente tragico, e in cui i Romani parlino Latino, a dir così, e non Spagnuolo.*

Ma un romore senza dubbio grandissima ella sentirà levarsi contro a questa tragedia, perchè ella sia di trè atti solamente. Aristotile, *egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza*

dell' azione teatrale, non si spiega così chiaramente sopra questa tal divisione in cinque atti, ma ognuno sa quei versi della poetica Latina:

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula quæ posci vult & spectata reponi.

Il qual precetto da Orazio *è per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma se pur vi ha delle commedie di* Molière *di trè atti e non più, e che, ciò non ostante, son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di trè atti, e non di cinque.*

. . . . . Quid autem
Cæcilio Plutoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?

E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riducessero a trè atti solamente; dacchè si vede che, per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli episodi, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando, come fanno, l'azione principale. E il Racine *medesimo, per somiglianti ragioni, compose gia l'*Ester *di trè atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime,*

furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltre che, per lo più, gli atti sono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro come ella ne è talora leggiadrissimo artefice. Pollio & ipse facit nova carmina. *Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chi che sia se il* Voltaire, *siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera, così ancora ne sia giunto alla metà. Ma che non vien ella medesima a Cirey a comunicarci le dotte sue riflessioni, ora massimamente che ne assicurano essere, per la pace già segnata, composte le cose di Europa. Niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e a niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una provincia.*

Cirey, 12 Octobre 1735.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Consul.

JUNIUS BRUTUS, Préteur.

CASSIUS,
CIMBER,
DÉCIMUS, } Sénateurs.
DOLABELLA,
CASCA,

Les Romains.

Licteurs.

La scène est à Rome, au Capitole.

LA MORT DE CÉSAR, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CÉSAR, tu vas régner ; voici le jour auguſte
Où le peuple Romain, pour toi toujours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur & ſon Roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;

J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te servir que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaisirs!
Roi de Rome & du Monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine; il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, & le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
Et mes braves soldats n'attendent, pour signal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un païs qu'a soumis Alexandre:
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains.
J'ose au moins le penser; & ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas:
La plus haute sagesse en est souvent trompée;
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;

Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu, quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les deſtinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque évènement,
Le deſtin des États dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre.
Mais j'exige, en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue & conquiſe,
Que la terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déjà pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage?

Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CÉSAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix:
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du ſang dont les Dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute: tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie;
A qui j'ai, malgré lui, ſauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il ſe pourrait.....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce second hyménée,
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il reservé?
Mais lis: tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE. (*Il lit.*)

César, je vais mourir. La colère céleste
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour:
Adieu. Puisse ce fils éprouver pour son père
L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

Servilie.

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même,
De condamner en moi l'autorité suprême;
Soit qu'étant homme & père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;

Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle, malgré moi, contre ma tyrannie;
Et que la liberté, que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.
J'ai penſé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai déteſté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'euſſe été citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux; mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Crois moi, le diadême à ſon front deſtiné
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche:
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont, ſur ces cœurs de bronze, un abſolu pouvoir.

Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper !
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi, sa haîne !...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils ;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains ;

Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par dégrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CÉSAR, les Sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-tems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit & de haîne!

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CÉSAR, *assis.*

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime; & toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajoûter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein :
L'Euphrate attend César; & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis.
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des Nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.

Sylla fut honoré du nom de Dictateur;
Marius fut Consul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier; & c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;
Qu'un Roi seul peut les vaincre & leur donner la loi;
Césaar va l'entreprendre, & Césaar n'est pas Roi.
Il n'est qu'un citoyen fameux par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

Césaar, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du Sénat jaloux,
Un outrage à l'État, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
Césaar, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des États donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe ; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême ;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi, nous ſommes ſes enfans ;
Je ſonge à ton pouvoir ; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS

Oui, que Céſar ſoit grand : mais que Rome ſoit libre.
Dieux ! maitreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre,
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle eſt aux fers ?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves ?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, auſſi ?

ANTOINE, *à Céſar.*

Tu connais leur audace :
Vois ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;

Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-tems, s'eſt arrêté ſur vous;
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger:
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſu vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavoue, & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir:
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe:
Commence ici par moi; ſi tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

Écoute... & vous, ſortez [1]. Brutus m'oſe offenſer!
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, Céſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du Sénat l'indiſcrète furie.

---

[1] *Les Sénateurs ſortent.*

Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer.
Demeure. C'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreſſe;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain, & qu'il demande un Roi.

SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame, & si fière, & si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadême:
Descends donc de ce rang, où je te vois monté.
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes loix, & Cassius t'outrage!
Quoi, Cimber! quoi, Cinna! ces obscurs Sénateurs,
Aux yeux du Roi du Monde, affectent ces hauteurs;
Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent!

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux; mes armes les vainquirent;

Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare;
Il n'a su qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faisaient sa politique, ainsi que sa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des supplices;
Il en était l'effroi, j'en ferai les délices.
Je sais quel est le peuple, on le change en un jour:
Il prodigue aisément sa haîne & son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire;
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crains des cœurs ulcérés, nourris de déſeſpoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius, alarmé, prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit ſur ton front mettre le diadême.
Déjà même, à tes yeux, on oſe en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, ſi je les pouvais craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſais combattre, vaincre, & ne ſais point punir.
Allons ; &, n'écoutant ni ſoupçon ni vengeance,
Sur l'univers ſoumis règnons ſans violence.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, & sur-tout sa puissance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre...;

BRUTUS.

Ah! je frémis déjà; mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
Vous voulez un Monarque, & vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare:
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu, pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS, *seul.*

QUELLE baſſeſſe, ô ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie!
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Décius;
Et toi, vengeur des loix; toi, mon ſang; toi, Brutus!
Quels reſtes, juſtes Dieux! de la grandeur Romaine!
Chacun baiſe, en tremblant, la main qui nous enchaîne.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus;
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr; vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images;
Famille de Pompée; & toi, divin Caton;
Toi, dernier des héros du ſang de Scipion:
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta ſtatue?
Quel billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vue?
Liſons: *Tu dors, Brutus; & Rome eſt dans les fers!*...
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus... Ah! reproche cruel!
Céſar! tremble, tyran; voilà ton coup mortel.

Non,

Non, tu n'es pas Brutus! Je le ſuis, je veux l'être.
Je perirai, Romains ; ou vous ſerez ſans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux :
On excite cette ame, & cette main trop lente :
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIMUS, Suite.

CASSIUS.

Je t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des loix.
De Céſar déſormais je n'attends plus de grace ;
Il ſait mes ſentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix ; Rome eſt anéantie :
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce ſceptre de la terre,
Six-cents ans de vertus, de travaux & de guerre ;
Céſar jouit de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiècles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour ſervir ſous un maître ?
La liberté n'eſt plus!

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient frapper mes eſprits?

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi!... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, CINNA, CASCA, DÉCIMUS.

CASSIUS.

Ah! Cimber, eſt-ce toi? Parle, quel eſt ce trouble?

DÉCIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? Qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'État.
Céſar était au temple, & cette fière idole
Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt-là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein,
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.

On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre:
Mais, parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris, & ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la preſſe:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne, & le ſceptre à la main.
On ſe taît: on frémit: lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne;
Et ſoudain, devant lui ſe mettant à genoux:
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains, à ces mots, les viſages pâliſſent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens long-tems étudiés,
Jette & ſceptre & couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enivrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt alarmé: Céſar feint, & rougit;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'applaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais, malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin, ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du Capitole avec un front ſévère.

Il veut que dans une heure on s'assemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'État.
De ce Sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue;
Plus lâche que ce peuple, à qui, dans son malheur,
Le nom de Roi du moins fait toujours quelque horreur.
César, déjà trop Roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, & le Sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie.
Voici son dernier jour, & du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'État n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidèle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos Dieux... Pompée & Scipion,

(*En regardant leurs statues.*)

Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome, en expirant, conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant, il eût perdu la vie;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.

Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome ;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand-homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir ?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur.
C'est-là ce qu'attendaient ma haîne & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.

Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DÉCIMUS.

Nés juges de l'État, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop long-tems la main qui nous opprime;
Et, quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence,
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non; ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.

Dans une heure au Sénat le tyran doit se rendre :
Là, je le punirai ; là, je le veux surprendre ;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'est hasarder beaucoup. Ses ardens satellites
Par-tout du capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable ;
Mais qu'une telle mort est noble & desirable !
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands,
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'est-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter ;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins ;
Jurez par tous les Dieux vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis ; jurons d'exterminer

Quiconque, ainſi que lui, prétendra gouverner;
Fuſſent nos propres fils, nos frères, ou nos pères:
S'ils ſont tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les Dieux, les loix & ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'État nous a rendu parens.
Scellons notre union du ſang de nos tyrans.

(*Il s'avance vers la ſtatue de Pompée.*)

Nous le jurons par vous, héros dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'État, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous: c'eſt trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

DEMEURE. C'eſt ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie,

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; & leurs avis,
Si les Dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui sont tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.

Ce citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus! BRUTUS.
Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR.

La nature, & mon cœur.

(*Il lui préſente la lettre de Servilie.*)

Lis, ingrat; lis, connais le ſang que tu m'oppoſes;
Vois qui tu peux haïr; & pourſuis, ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je? Qu'ai-je lu? Me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le ſuis, ingrat! quel ſilence farouche!
Que dis-je? quels ſanglots échappent de ta bouche!
Mon fils... Quoi! je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpère !
O ſermens ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !
Céſar !.. Ah, malheureux ! j'ai trop long-tems vécu !

CÉSAR.

Parle. Quoi ! d'un remords ton cœur eſt combattu !
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence !
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe ?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ?
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang ?
Ah ! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah dieux !

CÉSAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine.
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haîne ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Céſar !...

CÉSAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien, comme toi, vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquile, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats! au bruit de mes vengeances.
Va, cruel! va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César & les Romains.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La maitresse du monde est aujourd'hui sans maître.
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
Mortels, respectez Rome; elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore,
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;

Lui qui prit nos fermens, qui nous rassembla tous,
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître?...
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abattu!

SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIMUS, les Conjurés.

CASSIUS.

BRUTUS, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran fait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non; César ne fait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DÉCIMUS.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête;
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,

Au bonheur des mortels ; & j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains est remis ;
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils !

CASSIUS.

De César !

DÉCIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen secret à César fut unie ;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur est trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez, par mes sermens, les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissez les yeux !
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux !

Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! & prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais: Va, sers, sois tyran sous ton père;
Écrâse cet État que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir:
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Épura tout le sang que César t'a donné.
Écoute; tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si, lorsque le Sénat eût condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre & nous forcé de décider,
Parle: qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?

Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme & la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du Sénat, Rome eſt en ſûreté.
Mais, dis; ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? En es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, ſon fils! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laiſſe-là les erreurs, & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui:
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui:
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien! à vos regards mon ame eſt dévoilée;
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé;
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment que vous m'avez vu faire,
Prêt à ſervir l'État, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand-homme;
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprirs déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait règner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point: ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un Roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à vos yeux; mais je vous ſuis fidèle.

Céſar me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'État & lui!
Veuillent les Immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez; je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon païs pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté ſévère,
Qu'à l'univers ſurpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon eſprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne conſidère point le reproche ou la gloire;
Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me ſuffit, tout le reſte n'eſt rien.
Allez, ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage.

CASSIUS.

Du ſalut de l'État ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi, comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS, *ſeul.*

VOICI donc le moment où Céſar va m'entendre;
Voici ce capitole, où la mort va l'attendre.
Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!

Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu !

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien, que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur d'un homme ?
Es-tu fils de César ?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter ?
Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur ?
De quel œil vois-tu donc le sceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr ?

BRUTUS.

Non, César ; & je t'aime.

Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand-homme
Fût, à la fois, la gloire & le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de Roi:
Mais César citoyen serait un Dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune & ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que Roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char:
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadême.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-tems dans notre sang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet assassin illustre, entouré de victimes,
En descendant du trône, effaça tous ses crimes.

Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces qee tu donnes?
C'eſt à Rome, à l'État qu'il faut que tu pardonnes:
Alors, plus qu'à ton rang, nos cœurs te ſont ſoumis;
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire:
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'État, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Émiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'État & toi.
Fais céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;
Prends d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.

Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux !

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
Césars...

CÉSAR.

Quoi ! tu t'émeus ! ton ame est amollie !
Ah ! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?
Que le salut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie alarmé te parle par ma bouche :
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

(*Il se jette à ses genoux.*)

Césars, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

CÉSAR.

Malheureux ! laisse-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe ?

CÉSAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéïr, quand Céſar a voulu.

BRUTUS, *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CÉSAR.

Eh, quoi ! d'où viennent tes alarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi ! tu verſes des larmes !
Quoi ! Brutus peut pleurer ! Eſt-ce d'avoir un Roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

Le Sénat, par ton ordre, au temple eſt arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.

J'amène

J'amène devant toi la foule des Romains ;
Le Sénat va fixer leurs esprits incertains.
Mais, si César croyait un vieux soldat qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand évènement.

CÉSAR.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir, par un sinistre augure.
Le ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme, & je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette ;
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux, du haut du ciel, ont compté nos années ;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance ?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive ;
Dans le Sénat, au moins, permets que je te ſuive.

CÉSAR.

Non : pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté.
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCÈNE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHERS citoyens, quel héros, quel courage
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez ;
Confirmez les honneurs qui lui ſont préparés.

Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCÈNE VII.

CASSIUS, *un poignard à la main*; DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand-homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le salut de Rome.
Il vous asservit tous; son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,

D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César & l'esclavage?
Quel est ce vil Romain, qui veut avoir un Roi?
S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.
Mais, vous m'applaudissez; vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conservez à jamais ces nobles sentimens.
Je sais que devant vous Antoine va paraître;
Amis, souvenez-vous que César fut son maître;
Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître & son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
Telle est la loi de Rome; & j'obéis aux loix.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus:
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole;
Brutus est au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais, avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, & nos Dieux exilés;
Étouffer des méchans les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.

Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux.
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & sur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés....

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

SCÈNE DERNIÈRE.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.

Hélas ! vous avez tous pensé comme moi-même ;
Et lorsque, de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire ;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire ;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez, du moins, des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser, quand Rome avait un maître.
César fut un héros ; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'État que leur grand cœur aspire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.

Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyait vos alarmes :
César en descendait pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payait le service : il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits.
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe ; & mes sens interdits...
Brutus son assassin !... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle eſt-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritière.
Ses tréſors ſont vos biens ; vous en allez jouir ;
Au-delà du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimait : c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il allait prodiguer ſa fortune & ſa vie.
O Romains, diſait-il, peuple Roi que je ſers,
Commandez à Céſar, Céſar à l'univers.
Brutus ou Caſſius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le père de l'État.

ANTOINE.

Votre père n'eſt plus ; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand-homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était ſi cher ?
On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre ; des Licteurs apportent le corps de Céſar, couvert d'une robe ſanglante ; Antoine deſcend de la tribune, & ſe jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ſes aſſaſſins même adoraient à genoux;
Qui, toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à ſon char;
Amis, en cet état connaiſſez-vous Céſar?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces bleſſures,
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé; là, ſur le grand Céſar
Caſſius & Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A ſouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
Céſar, le regardant d'un œil tranquile & doux,
Lui pardonnait encore en tombant ſous ſes coups.
Il l'appelait ſon fils, & ce nom cher & tendre
Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre:
O mon fils! diſait-il.

UN ROMAIN.

O monſtre, que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieux! ſon ſang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous, Romains ;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins ;
Ce sont-là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrâsons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trepas.
Courons.

ANTOINE, *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconstant & facile ;
Entraînons-le à la guerre ; &, sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

Fin du premier Tome.

Cleaned & Oiled

September 1986